

JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

DÉDIÉ AU ROI.

... *Prosit nostris in montibus ortum.*
Enéide, liv. IX.

J U I N 1782.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

[The text in this section is extremely faint and illegible due to the quality of the scan. It appears to be several paragraphs of a document.]



JOURNAL DE NEUCHÂTEL.

Traité de la vérité de la religion chrétienne, tiré en partie du latin de M. J. Alph. Turretin, par J. VERNET, pasteur & professeur à Genève. Tomes VIII & IX. Lausanne, Société typographique, 1782.

JE ne lis guere ni les apologistes ni les antagonistes de la religion : je n'ai pas besoin de les lire. Je les laisse disputer, & je crois. Si, par hasard, mon esprit est quelquefois embarrassé par les chicanes éternelles & les subtilités pyrrhoniennes de nos incrédules, je n'ai qu'à rentrer au fond de mon cœur, & j'y retrouve toujours pure, intacte, victorieuse, la preuve du christianisme.

Qu'on s'en tienne à ce qu'il y a de simple ; qu'on n'admette rien que de palpable, rien de trop recherché, rien de subtil, rien d'alambiqué ; que de part & d'autre on retranche tout ce qui n'est que spécieux, tout ce qui ne peut mener qu'à une vraisemblance

obscur, tout ce qui est, ou d'une métaphysique trop déliée, ou d'une érudition trop profonde : on sera surpris de voir que les incrédules n'auront rien à dire, & que toutes les preuves du christianisme resteront. N'est-ce pas tout au moins un grand préjugé en sa faveur ?

Je ferais presque d'avis qu'on s'en tint là, sans se fatiguer à poursuivre l'incrédulité dans tous ses détours au milieu des ténèbres dont elle s'enveloppe. Que trouve-t-on au fond du labyrinthe ? Une hydre, dont la patience de nos Hercules ne viendra jamais à bout de trancher toutes les têtes.

Et que gagne-t-on à ce genre de combat ? Des triomphes sans fruit, des victoires sans conquête. *Tamdiu jam vincuntur !* Depuis si long-tems on les défait en toute rencontre, & ils ne se rendent point ; à peine quelques transfuges quittent-ils leur camp. Comme la calomnie, ces messieurs ne font que répéter sans se mettre en peine de répondre à rien ; & cette méthode ne réussit que trop aux calomnieurs de la religion, comme aux autres calomnieurs leurs confrères. Les esprits superficiels qu'ils séduisent ne liront point un patient discuteur, un approfondisseur, comme M. Vernét ; ce n'est pas leur homme ; il les ennuiera. C'est donc plutôt avec curiosité, que pour m'instruire des preuves de la religion, que j'ai lu l'ouvrage que j'annonce : il n'est guere pour moi qu'un ouvrage de critique. Mais à ce titre, je l'ai trouvé excellent.

Tout ce que M. Vernet discute , il le discute à fond ; il retourne une question de tous les sens pour la mieux voir , l'examine avec une infatigable patience , avec une surprenante sagacité , fait tout ce qu'on a dit , pense à tout ce qu'on peut dire , & n'abandonne un sujet qu'après l'avoir épuisé.

A quoi donc pense M. Vernet d'écrire dans ce goût suranné ? De l'exactitude & de l'érudition ! *Quis leges hanc ?* Cela n'est plus du tout à la mode. Il est bien vrai , si l'on veut , que la matière semble en exiger ; mais n'importe. Sur quelque sujet que l'on écrive aujourd'hui , il faut être léger , il faut être tranchant , & non pas peser si scrupuleusement toutes les raisons pour & contre , & non pas éclaircir par degrés , expliquer en détail tout ce qui a quelque obscurité , jusqu'à ce qu'il n'y reste absolument rien de confus , que tout soit clair , distinct & précis. On peut citer sans doute ; mais non pas s'attacher à pénétrer le vrai sens d'un auteur , à le démêler bien précisément , à prouver qu'on l'a bien compris. Cela pouvait être bon du tems des Clarke , des Locke , & autres semblables petits génies : mais dans un siècle aussi éclairé que le nôtre , qui , ayant assez de ses propres lumières , n'a plus besoin de celles de l'antiquité , cela n'est plus pardonnable.

Qui pourra , par exemple , pardonner à M. Vernet d'avoir si nettement expliqué ce que c'était que ces Ebionites & ces Gnostiques , dont on a fait si mal à

propos tant de bruit ? Qui lui pardonnera d'avoir employé deux cents trente-six pages à examiner si le passage où Jofephe l'historien parle de Jésus-Christ est réellement de cet écrivain juif, ou non ? (α) Qui lui pardonnera de connaître si bien les tems anciens, d'avoir lu Eufebe, Origene, Sozomene, Beotius, d'être parfaitement au fait des circonstances où se trouvaient tous ces gens-là, de favoir quel but ils avaient en écrivant, de les citer?... de citer du grec!... M. Vernet est beaucoup trop favant, & il a beaucoup trop raifon.

Parlons plus sérieufement. C'est réellement à mon gré un fpectacle très-intéreffant que de voir aux prises d'un côté l'ignorance hardie dans les vagues affirmations, l'indolent pyrrhonifme, qui, fans étude & fans examen, prend le commode parti de douter de tout; & de l'autre, l'érudition réfumant, reprenant l'un après l'autre tous ces doutes, dénouant tous ces noeuds, de l'afsemblage defquels on avait cru former un noeud gordien... Je l'aurais tranché mille fois dans mon impatience: le réfoudre m'eût paru une fatigue

(α) M. Vernet défend prefque toutes les piéces conteftées au procès. Le témoignage rendu à Jésus par Flave-Jofephe, les actes de Pilate, la proposition faite par Tibere au fénat de mettre Christ au rang des dieux, il plaide pour tout cela, & plaide à merveille. Cependant il ne fait que gagner quelques degrés de vraifemblance de plus, fans produire une pleine conviction. Soit plus amplement informé à l'indéfini fur ces articles.

Inutile. Ceci me rappelle la fable de l'hirondelle & des petits oiseaux.

Une hirondelle en ses voyages
 Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
 Peut avoir beaucoup retenu.

Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
 Et devant qu'ils fussent éclos,
 Les annonçait aux matelots.

Il arriva qu'au tems que le chanvre se sème,
 Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
 Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons. . .

Voyez-vous cette maie, qui par des airs chemine ?
 Un jour viendra, qui n'est pas loin,
 Que ce qu'elle répand fera votre ruine. . .

Quand la cheneviere fut verte,
 L'hirondelle leur dit : arrachez brin à brin
 Ce qu'a produit ce maudit grain.

J'aurais été, je le confesse, du nombre des oisillons
 étourdis que rebuta le sage conseil de la prévoyante
 hirondelle.

Le bel emploi que tu nous donnes !
 Il nous faudrait mille personnes
 Pour éplucher tout ce canton.

L'application de cet apologue est aisée. La main de
 l'incrédule a semé des doutes, & ils ont levé : la
 cheneviere n'est malheureusement que trop verte & trop
 fournie.

Mauvaise graine est tôt venue.

Et notre paresse effrayée se refuse à l'entreprise

. . . D'arracher brin à brin

Ce qu'a produit ce maudit grain.

Il nous faudrait mille personnes

Pour éplucher tout ce canton.

M. Vernet fait plus que Phirondelle : il nous donne l'exemple ; il se met à l'ouvrage. Dans une vieillesse avancée, il rentre encore dans la carrière ; il reprend un ouvrage commencé il y a près de cinquante ans, & se continue d'une manière bien propre à faire désirer vivement aux amis de la religion qu'il achève lui-même toute la tâche qu'il s'est prescrite.

La preuve du christianisme qu'il recommence à établir dans ces deux volumes, (car il ne fait que commencer) est celle qui se tire de sa propagation ; preuve frappante & susceptible des plus beaux développemens.

Elle a été contestée comme les autres, sur-tout par M. de Voltaire, qui, dérogeant pour cette fois à sa coutume de ne faire que plaisanter, s'est avisé de traiter sérieusement cette matière, (a) & de proposer quelques doutes spécieux, quelques objections qui m'ont paru embarrassantes.

Par-tout on trouve cet homme à son chemin ; il

(a) Dernièrement encore, c'est-à-dire, il y a une douzaine d'années, dans ses *Questions encyclopédiques*.

se mêlait de tout , raisonnait de tout , chicanait sur tout , plaisantait sur tout , décidait sur tout , en homme qui avait tout feuilleté & presque rien lu. Dans une page écrite à la volée , il donnait matière à un ample volume de réfutation. On n'a jamais tout fait avec lui.

M. Vernet , sans se rebuter de toutes ces difficultés , se présente au combat , réfute pas à pas avec solidité , & ce qui est un second mérite , sans humeur , quelquefois même avec une espece de gaieté. Ainsi , par exemple , quand M. de Voltaire prétend qu'une impénétrable obscurité couvrit le berceau de l'église naissante : « Il me semble , dit l'apologiste , voir quelqu'un qui , ayant fermé *lui-même* les volets d'une chambre , se divertirait à dire à des enfans : *n'entrez pas là , cette chambre est trop sombre. . .* » Et pour rassurer ces enfans , M. Vernet ne fait autre chose dans ces deux volumes préliminaires , que de rouvrir tous les volets , & de les arrêter si bien qu'aucun vent ne puisse les refermer.

Il explique tout ce qui a rapport à l'établissement de l'église ; les causes & les effets de toutes les diverses dispositions des juifs , des païens , des philosophes , du sénat , des empereurs , à l'égard de cette religion : il montre pourquoi son auteur n'a pas écrit lui-même ; comment l'enseignement de vive voix & l'enseignement par écrit , qui lui a été substitué par degrés , à mesure que les témoins oculaires venaient à manquer , ont concouru ensemble à la formation de l'église ; com-

ment le canon sacré s'est insensiblement formé ; combien il serait injuste de récuser comme suspect le témoignage de gens qui n'étaient pas nés chrétiens, qui l'étaient devenus, après s'être bien assurés des faits qu'ils rapportent ; combien on peut tirer de lumières sur ce sujet des aveux des juifs & des païens eux-mêmes ; ce que c'était que ces évangiles apocryphes, dont on a fait une objection si rebattue. Par toutes ces discussions il me semble que M. Vernet a répandu le plus grand jour possible sur le berceau de l'église ; qu'il a fait voir (disons - le hardiment) la folie de ceux qui ont osé représenter Jésus comme un homme obscur, auquel personne ne daignait prendre garde, tandis qu'au contraire tout fut d'abord rempli du bruit de ses œuvres miraculeuses, dont on ne pensait pas même alors à contester la certitude.

Cette lecture m'a fait sentir mieux encore que je ne l'avais fait, que les incrédules ressemblent beaucoup, comme le dit quelque part M. Vernet, à *des enfans fantasques, qui ne savent ce qu'ils veulent*. Non, quoi qu'ils en disent, ce n'est pas la vérité qu'ils cherchent ; ils sont à la quête de tout ce qui peut favoriser leurs doutes, & ne font aucune des recherches, aucune des études, aucune des lectures qui seraient propres à les lever. Ténébreux amis de l'incertitude ! comment osez-vous afficher l'amour du vrai ? Vous ne faites rien pour le trouver. Le grand *assembleur de nuages*, votre général M. de Voltaire, prenait aussi

quelquefois ce ton patelin : mais il revenait bien vite au ton railleur, qui lui était naturel. Vous l'imitiez de votre mieux : & bien sot qui se laisserait encore tromper aux hypocrites démonstrations du regret que vous avez d'être réduits à douter !

Or, savez-vous quel parti prendront nos prétendus chercheurs de vérité à l'égard du livre de M. Vernet ? Ils ne se donneront pas la peine de le lire ; ils le relègueront sans examen dans la classe des livres ennuyeux.

Dès qu'un ouvrage a plus de deux volumes, comme l'a très-bien remarqué l'auteur du *Tableau de Paris*, peintre fidèle des mœurs frivoles du jour, il ne trouve presque plus de lecteurs. Jugez d'un ouvrage en deux tomes sur la vérité de la religion chrétienne !

Un tel ouvrage, en effet, n'aura pas autant de lecteurs que les brochures des incrédules, pâture légère des esprits superficiels. L'incrédule évite la lecture des ouvrages de nos apologistes, avec encore plus de soin que la dévote n'évite ceux des incrédules. N'est-ce pas un juge bien capable de prononcer, que celui qui lit ainsi sous les mémoires de l'une des parties, sans faire d'attention aux réponses de l'autre ?

Pour moi, plus je pense à la tournure d'esprit de ceux que séduisent les sophismes de l'incrédulité, plus je sens que la perte que nous faisons en eux n'est pas grande, & que d'ailleurs nous ne les ramènerons pas. Puisqu'il ne se prend que des mouches dans ces toiles légères & flottantes, que rompt sans peine le

moindre effort , mais qui font aussi-tôt réparées que déchirées , épargnons-nous une peine superflue , & consolons-nous.

A ces deux volumes en succéderont , à ce que je pense , bientôt deux autres , où l'auteur , après avoir insisté sur tout ce qu'il y eut de remarquable & de merveilleux dans l'établissement du christianisme , prouvera que c'est une œuvre divine , & répondra aux chicanes des incrédules sur ce sujet.

Il entrerait aussi dans le plan de cet ouvrage de traiter des effets salutaires qu'a produit cette céleste doctrine , & d'ajouter cette dernière preuve à toutes les autres. Ce serait détruire en même tems une des objections la plus répétée & la plus propre à faire impression ; je veux dire , le reproche d'inefficace que l'on se permet , & qu'on a de nos jours plus que jamais pressé avec force contre la religion ; parce que jamais peut-être elle ne produisit moins de bons effets que dans ce siècle. Quelque mal fondé que soit ce reproche , il est affligeant , avouons-le , qu'il faille y répondre : car devrait-il en être besoin ? . . . Nous allons transcrire ici le peu qu'en dit notre auteur.

« L'assemblage des nations qu'on appelle la chrétienté , est devenu un mélange de l'église avec le monde , où regnent les vices du monde à côté des vertus excellentes qui naissent de la piété. Ainsi , le petit nombre de ceux qui sont vraiment imbus de la foi chrétienne , éprouvent tout ce qu'elle a de

sanctifiant & de consolant ; *c'est une élise de gens de bien.* Il en est d'autres moins instruits , & dont la foi est si confuse & si chancelante , qu'on ne peut les appeller que des *demi-chrétiens* ; mais ils ne laissent pas d'en tirer aussi quelque avantage , pour se garder au moins d'une corruption extrême , & pour revenir souvent de leurs premiers écarts , en écoutant la voix de l'évangile. Enfin , il reste toujours une foule de gens qui n'ont de chrétien que le nom , & qui le profanent , n'étant au fond que des mondains ou des incrédules & des libertins. Imputera-t-on leurs vices au christianisme ? Cela serait bien injuste : car , loin d'y être conduits par leur religion , c'est précisément parce qu'ils l'oublient , qu'ils s'égarent. Plus on est chrétien , plus les mœurs y gagnent : quand on ne l'est pas , ou quand on l'est peu , elles se corrompent. *Quelle marque plus sûre de la bonté d'un remède que de voir qu'il guérit ceux qui en usent , & qu'il fait du bien , plus ou moins , à proportion de ce qu'on en use ? Voudrait-on encore qu'il eût la même efficacité pour ceux qui n'en usent point ?* Cependant ils lui ont au moins une obligation , à laquelle ils ne pensent pas ; c'est d'être par-là préservés du malheur de vivre parmi un peuple qui , s'il restait sans religion , ferait tout-à-fait dépravé. *Eh ! sied-il bien de se plaindre du peu d'efficacité du christinisme , à ceux qui travaillent sans cesse à le lui faire perdre ? ... »* Ces deux pages valent , selon nous , tout un traité.

Enfin , M. Vernet aurait terminé son ouvrage par proposer quelques considérations sur cette espèce de crise singulière & à divers égards fâcheuse , où se trouve le christianisme , & sur le bien qui peut en résulter pour l'église. Cette matière intéressante & neuve serait instructive , & nous paraît fort utile à traiter. L'auteur ne croit pas que son âge lui permette de pousser jusque là son travail : nous souhaitons qu'il se trompe.

Disons cependant que sur un article nous ne sommes point de son avis. Il semble vouloir insinuer que l'attaque des incrédules doit engager les chrétiens des différentes communions à laisser tomber les controverses qui les divisent , pour se réunir tous contre l'ennemi commun. En cela nous ne saurions être de son avis ; & , par exemple , l'esprit du protestantisme nous a toujours paru trop diamétralement opposé à celui du catholicisme , pour que ces deux religions puissent jamais n'en faire qu'une.

*Jungentur jam gryphes equis , ævoque sequenti
Cum canibus timidi venient ad pocula dama.*

Nous pensons à cet égard comme les premiers réformateurs ; nous ne voyons aucune conciliation possible. Les raisons n'en seraient pas fort difficiles à déduire , si c'en était ici le lieu.

Les deux clergés se rapprocheront peut-être ; les deux religions , jamais.

Ce qui pourtant n'empêche point qu'un protestant raisonnable ne doive , comme M. Vernet trouve quelque part l'occasion de le dire , parler avec respect du saint-siège , & rendre justice aux vertus de divers évêques de Rome , en les reconnaissant même , si l'on veut , pour légitimes patriarches de l'église latine. Mais ce n'est encore là qu'un des moindres incidens du procès.

Comme j'ai rarement occasion de parler de matières de ce genre , & que je les aime , on me permettra de citer ici la manière dont M. Vernet parle du respect ironique qu'affectent nos incrédules , à l'exemple de Voltaire , pour les obscurités de la foi , dans lesquelles ils n'ont garde de pénétrer , vu qu'une main profane ne doit point toucher à l'arche sacrée. . . « On ne saurait se moquer plus malignement (a) du clergé , que de lui assigner le triste emploi d'être gardien d'un pareil dépôt , & qui pis est , d'être obligé par état de le vanter comme divin : quoique ni eux ni d'autres ne puissent jamais savoir ce qui en est ; car l'érudition même s'y perd. . . » Les incrédules ont fort bien senti le sel de cette ironie ; mais ont-ils senti que tout ecclésiastique , ennuyé de ce persiflage , aurait pu dire au grand persifflé lui-même ? . . . « Vraiment , monsieur , vous faites jouer un beau rôle

(a) Ajoutons , *et plus plaisamment* : car aujourd'hui c'est la mauvaise plaisanterie est toute à son aise.

à ces dépositaires ! Et cependant vous feignez de leur témoigner du respect. Il serait bien tems que vous & vos amis renonçassiez à ces petites grimaces & à ces fausses révérences , dont personne n'est plus la dupe. On ne vous demande pour les procédés qu'une civilité commune (*a*) ; mais pour le fond des choses , nous croyons qu'une controverse si sérieuse doit être traitée franchement & gravement. . . (*b*) Le sanctuaire n'est fermé à personne. Entrez & voyez. Mille savans , mille philosophes y sont entrés avec la plus grande satisfaction ; ils y ont trouvé la vérité qu'ils cherchaient. Mais , si votre goût ne vous porte pas de ce côté-là , ayez du moins la discrétion de n'en pas détourner les autres. N'allez pas dire dans le monde que c'est un lieu sombre & couvert d'un nuage épais : car vous n'en savez rien ; votre érudition ne s'y est pas épuisée. »

La seule critique que je ferai de cet ouvrage , est celle que j'ai faite des réflexions de M. Servan sur l'affaire de M. de Vocance. « M. Servan , disais-je , nous a paru un peu long dans la réfutation détaillée de toutes ces absurdités : mais nous comprenons très-bien qu'il a cru devoir ainsi prendre la peine de dé-

(*a*) Et il est à remarquer que ces messieurs y manquent souvent.

(*b*) Gravement ! . . . Ils n'auront garde ; ils se défient trop de leur cause ; ils savent trop que , comme on l'a dit de Voltaire , *le subtil charlatan , qui amuse , fait acheter sa drogue à ceux même , qui n'y ont pas de foi.*

tordre

tordre ce cable de la calomnie pour briser brin à brin ce que la raison romprait d'un seul effort. »

Au reste, M. Vernet n'a aucun besoin de nos éloges. Qu'est-ce que la vaine approbation des hommes pour celui qui, en approchant vers le terme d'une carrière laborieuse & utilement remplie, peut prétendre à cette glorieuse devise ? *J'ai combattu le bon combat ; j'ai achevé ma course ; j'ai gardé la foi : ainsi la couronne de justice m'est réservée. . . Fortunata senex ! . . .* C.



Lettres d'un voyageur Anglais sur la France, la Suisse, l'Allemagne & l'Italie : traduites de l'anglais de M. MOORE. Tom. III & IV. A Geneve, chez BARDIN, 1782.

VOUS souvenez-vous encore, lecteur, de ce M. Moore, avec lequel nous parcourûmes l'année dernière la Suisse, la France & l'Allemagne ? On a bien vendu sans doute ses deux premiers volumes, puisqu'on nous en donne aujourd'hui deux autres ; & je suis sûr que ces deux autres se vendront bien aussi.

Quel est donc le mérite de ces lettres ? Le voici : Bonne humeur soutenue, facilité de pensées, & je ne fais quelle négligence assez aimable dans l'expression. De ces trois qualités résulte un agrément que les littérateurs n'estiment peut-être pas assez, auquel

Juin 1782.

B

ils ne savent pas rendre justice. Une telle lecture amuse & n'exige que peu d'application ; on n'y trouve rien de recherché , rien qui arrête , embarrasse , ou fatigue l'esprit. Il faut qu'il y ait de pareils livres : je conviens qu'ils ne sont pas à relire ; mais ils sont excellens à lire.

M. Moore trouve en Italie de quoi rire & s'égayer sans mesure. C'est le pays des reliques. Il visite Lorette & la *Santa-Casa* : il raconte tout au long comment les anges la transporterent ; comment on prit des informations à Nazareth , où cette aventure avait fait baisser le prix des maisons , regardées jusqu'alors comme biens immeubles ; comment les anges porteurs , fatigués du trajet , furent contraints de s'arrêter pour se reposer ; comment ils ne furent pas d'abord bien placer la sainte maison , à laquelle ils ne trouverent une station fixe & convenable qu'après plusieurs essais ; comment le saint pere , à ce qu'on dit , s'approprie quelquefois dans ses besoins les trésors de la Vierge. Sur quoi le voyageur fait cette judicieuse réflexion : « Comme cette affaire regarde uniquement le pape & la Vierge ; si celle-ci ne s'en plaint pas , je ne sache personne d'autre qui ait le droit d'en murmurer. »

Toutes ces plaisanteries ne sont pas , si l'on veut , bien neuves & bien piquantes : mais elles sont gaies & naturelles ; que faut-il de plus ? Je ne suis pas d'avis qu'on y regarde de si près.

On verra peut-être mieux encore favorir que les grilles qui sont au-devant des autels & des petites chapelles de Lorette, ont toutes été fabriquées avec les fers des esclaves chrétiens, affranchis de la servitude par la fameuse victoire navale de Lépante, rapportée sur les Turcs. L'or & le marbre perdent leur éclat auprès de ces simples grilles de fer, dès qu'on en connaît l'origine : elles brillent de l'éclat de la victoire, & frappent l'imagination du spectacle joyeux de l'affranchissement de quatre mille captifs.

Ne croyez pas que M. Moore parcoure l'Italie en amateur. Il ne se donne point pour tel. Il ne s'extase pas devant un tableau ; la ravissante musique de l'Italie ne le transporte pas ; il n'a que des yeux & des oreilles vulgaires. Lorsque vous le verrez se promener ainsi de sang froid au milieu des chefs-d'œuvres des grands artistes, fachez-lui du moins gré de sa franchise. Tant d'autres font les connaisseurs sans l'être, entrent dans l'Italie avec un dessein formé d'admirer, & s'enthousiasment quand ils le jugent convenable.

La première ville où s'arrête M. Moore, c'est Venise, dont l'aspect, si vanté par les autres voyageurs, n'est rien moins qu'enchanteur à ses yeux. Il est sans doute très-extraordinaire : mais la triste & monotone surface de la mer environnante vaut-elle ce mélange de jardins & de prairies, de côtes & de forêts, que l'on voit autour des villes en terre ferme ? Est-il aussi agréable de se renfermer dans une étroite

gondole pour aller traverser des canaux infects , que de parcourir des campagnes variées , qu'égaient à l'envi l'émail des fleurs & le chant des oiseaux ? La situation de Venise , préférable pour la sûreté , ne l'est pas pour l'agrément.

Tout le monde fait que , chaque année , le jour de l'ascension , quand le tems est bien ferein , le doge en grande cérémonie , au bruit des canons & des hymnes , monté sur le bucentaure , qu'on a duement aspergé d'eau bénite , s'en va renouveler la cérémonie de son mariage avec la mer , laquelle , *en épouse modeste* , ne consent que *par son silence*. Le doge lui donne pour anneau nuptial une bague de peu de valeur. Cette épouse fut jadis fidelle & soumise : mais elle s'est enfin laissé séduire ; des amans très-entreprenans l'ont cour-tisée , & l'époux légitime n'a plus que la moindre part à ses faveurs.

Ce qu'on ne fait peut-être pas , c'est l'origine de cette étrange cérémonie ; c'est que ce fut le pape Alexandre III qui , dans le tems qu'il était réfugié à Venise , & que la république alors plus redoutée qu'aujourd'hui , le protégeait contre l'empereur Frédéric Barberousse , accorda la mer en mariage au doge Ziani , après une grande victoire remportée sur la flotte impériale : enforte que c'est de ce pontife que Venise tient le pouvoir marital qu'elle réclame à bon droit sur la mer.

Notre voyageur est si soigneux de ne perdre aucune

occasion de rire , qu'il emploie près d'une page à plaisanter sur le scandale que cause la séparation , assez ordinaire en Italie , entre une église & son clocher : ce qui est un divorce repréhensible. Or ce divorce a lieu pour l'église de Saint-Marc à Venise.

Quelque intéressante que soit l'histoire de Venise , nous ne croyons pas devoir suivre M. Moore dans les détails où il entre sur ce sujet. Contentons-nous d'en dire quelques mots.

Des pêcheurs ont été les premiers habitans de ces isles. Lors de l'invasion d'Attila , une foule de fugitifs vinrent chercher un asyle dans ces marais autour de leurs cabanes. C'étaient pour la plupart des Venètes : l'isle , qui se nommait Rialto , prit d'eux le nom de Venise. Telle est la faible origine de celle d'entre toutes les républiques qui a subsisté le plus long-tems.

L'établissement prospéra , s'affranchit bientôt de la dépendance de Padoue (qui dans la suite est devenue elle-même la sujette de cette colonie qu'elle prétendait retenir sous le joug) & n'eut pendant plusieurs siècles que des succès.

D'abord le gouvernement fut démocratique. Au bout de cent cinquante ans , la faiblesse de l'administration & le besoin de mettre l'état en défense s'étant fait sentir , on remit toute l'autorité entre les mains d'un homme qui jouissait de l'estime & de la confiance générale , & qui en était digne. Cependant on ne lui donna pas le titre de roi , on n'eut garde , mais seulement

celui de dire : quant à la réalité , dont on ne se soucia plus , dès qu'on eut sauvé le mot , jamais despote ne fut plus absolu.

Comment ne pas abuser d'un pouvoir sans bornes ? Le troisieme doge fut un tyran. On l'assassina. Il y eut des soulèvemens , des tems d'anarchie , de longs troubles , jusqu'à ce qu'enfin l'aristocratie , se prévalant adroitement des débats entre la tyrannie & la liberté , s'établit sur les ruines de l'une & de l'autre. Une fois établie , elle a subsisté , elle a fait de continuel progrès : le joug qu'elle avait forgé s'est perfectionné & appesanti de siècle en siècle.

Ce qu'elle a imaginé de plus merveilleux en son genre , c'est le tribunal des *inquisiteurs d'état* , composé seulement de trois membres tirés du conseil des dix , qui ne restent en charge qu'un an. Ce tribunal est souverain : il n'a point de compte à rendre : il peut vous faire saisir , vous jeter dans un cachot , vous condamner , vous envoyer au supplice , sans que personne ait droit d'en demander la raison. Il reçoit les avis anonymes , que des délateurs vont jeter dans les gueules de lion de la place de Saint-Marc : ces magistrats ont seuls la clef des troncés où tombent les avis confiés à ce bureau terrible , & sont seuls juges de leur poids. Ainsi la vie de chaque citoyen , du doge lui-même , est entre leurs mains , & si ceux de l'année sont inaccessibles à la calomnie , qui peut vous répondre de leurs successeurs ?

Un Anglais ne peut manquer d'être révolté d'une semblable institution ; mais un aristocrate zélé n'y verra-t-il pas avec raison le plus ferme rempart de la constitution ?

On vit à Venise avec autant de sécurité qu'ailleurs : pourquoi non ? Lorsqu'aucun bruit souterrain ne menace d'une éruption prochaine , on vit bien en paix au pied du Vésuve. *Telle est , dit M. Moore , la force de l'habitude. Je serais même assez porté à croire que , si la terre avait coutume de s'entr'ouvrir & d'engloutir chaque jour une portion de ses habitans , les mortels contempleraient ces ravages avec la même indifférence qu'ils lisent actuellement les listes des morts.*

A ce tribunal près , il n'y a , même selon le voyageur , que des éloges à donner au gouvernement de Venise. Il est vrai qu'il est ferme , sévère , inflexible : mais est-ce donc un si grand mal , pourvu qu'il soit impartial & juste comme il l'est ? On cite le fils unique d'un doge vieux & chéri , qui , condamné à l'exil sur de fausses apparences , pour un crime qu'il n'avait pas commis , ne put jamais , quoi qu'il fit , obtenir son rappel , qui même fut puni pour l'avoir sollicité d'une manière défendue par les loix , & qui mourut de regret loin de sa patrie & de ses parens. Ce cas est triste , je l'avoue : mais dans tout autre pays il en est arrivé de semblables ; avec cette seule différence , que ce n'a jamais été au fils d'un grand.

Nul pays où la propriété soit plus respectée qu'à

Venise , où les sujets soient traités avec plus de douceur ; au point que la domination de la république est aujourd'hui regrettée par celles de leurs anciennes provinces qui ont changé de maître.

L'histoire de Venise mérite d'être lue : elle est remplie de faits intéressans & de phénomènes historiques. Indiquons-en quelques-uns.

Les croisades , funestes au reste de l'Europe , enrichirent Venise , qui ne se fit aucun scrupule d'établir avec les Sarrazins un commerce très-lucratif d'armes & de munitions.

Ce fut un doge de quatre-vingts ans , qui conçut & exécuta l'entreprise hardie de se servir d'une armée de croisés , à laquelle la république avait fait quelques avances , pour détrôner l'empereur grec , & ajouter aux domaines de l'état la Morée , Candie & les isles de l'Archipel.

Vers le milieu du quatorzième siècle , on voit un autre doge , aussi à l'âge de quatre-vingts ans , conspirer contre l'état , & perdre la tête sur l'échafaud , ensuite d'un jugement plus légal que celui de l'infortuné Charles I , & par conséquent d'une manière plus exemplaire.

Qui ne connaît la fameuse ligue de Cambrai , où le pape , l'empereur , les rois de France & d'Aragon , & toute l'Italie étaient entrés pour humilier & détruire la seule république de Venise ? Elle osa essayer de résister ; mais bientôt , pour éviter une ruine entière ,

il fallut avoir recours à l'artifice des négociations. Encore ne put-elle sauver de la tempête que quelques débris de sa puissance. Ce fut là le terme de sa grandeur ; & cet état conquérant & guerrier fut réduit , après ce terrible échec , à se soutenir par le commerce & la politique. Mais enfin il survécut.

Qui ne connaît la défense vigoureuse de l'isle de Chypre , dont Soliman II paya la conquête du sang de cent cinquante mille Turcs ? Qui n'a point entendu parler du siege meurtrier de Famagouste , & du siege plus mémorable encore de Candie , qui ne se rendit qu'au bout de vingt-quatre ans , après la résistance la plus opiniâtre dont l'histoire fournisse l'exemple ? Qui peut ignorer la sagesse & la fermeté avec laquelle , dans le tems où tout pliait sous l'effort des papes , cette petite république , leur voisine , s'opposa toujours à leurs entreprises ? On y reçut l'inquisition , mais en lui dictant des loix , en la désarmant , en lui arrachant à l'entrée de leur état ses *ongles sacrés* & ses dents meurtrieres.

Plusieurs conspirations contribuent encore à rendre plus attachante & plus variée cette histoire d'un petit pays. Chacun a lu celle que Saint-Réal a si bien écrite , & qui est un de nos chefs - d'œuvres dans le genre historique. « On accuse cet auteur d'avoir embelli son récit de circonstances imaginées : les écrivains que la nature a mis dans l'impossibilité de commettre une

pareille faute , (a) se servent souvent de cette objection , tant de fois rebattue , pour déprimer les ouvrages agréables & estimés , fortis de la plume d'auteurs dont la réputation les offusque. Les vérités de ces critiques sont moins intéressantes que les fictions de ceux qu'ils désapprouvent , & leurs fictions sont aussi ennuyeuses que les vérités les plus insipides.. J'avoue , pour ce qui me concerne , que je suis toujours fort obligé à ceux qui m'amuseut ; & tandis que mes sentimens sont agréablement affectés de la chaleur du charmant récit de Saint-Réal , je souffre impatiemment qu'un lecteur froid & flegmatique vienne interrompre & troubler ma satisfaction , en me disant d'un air sec & pédant ; que toute cette histoire est controuvée & n'est qu'un roman. »

Mais je ne voulais dire qu'un mot en passant de l'histoire de Venise ; & voilà que je ne finis point sur ce chapitre. Revenons bien vite à des observations d'un autre genre.

En voici une bien légère , mais , selon moi , assez intéressante ; c'est que , même en Italie , la plus belle musique d'opéra excite moins l'attention que le ballet. On jase beaucoup tant que dure la pièce ; dès que le ballet commence , on se tait.

(a) Que de fois , en littérature comme ailleurs , trouve son application le bon mot de Montaigne sur la grandeur ! *Puisque nous ne la pouvons atteindre , vertigeons-nous à en médire.* A insi font les fots de l'esprit , &c. &c. &c.

Autre observation très-légère. Les Anglais habitent pour l'ordinaire le premier étage, comme plus commode; les Vénitiens préfèrent le second, soit comme moins humide, soit comme plus clair & plus gai.

M. Moore dit beaucoup de bien du peuple de Venise. Il l'a trouvé doux, honnête & serviable, vif, enjoué, spirituel & porté à la plaisanterie, passionné pour les divertissemens, préférant les jouissances réelles à celles qui ne sont que d'ostentation. Il ne croit pas que les mœurs y soient plus déréglées que dans les autres grandes villes de l'Europe; & les maris n'y sont pas plus jaloux qu'en France.

Cependant, en quittant cette ville qui n'a que la mer pour environs, pour Padoue, l'une des villes du monde les plus champêtres, il croit passer d'une prison à l'air libre, & rentrer dans l'univers.

Il voit Ferrate, patrie du fameux Arioste: de l'Arioste, qui pendant sa vie n'eut peut-être aux yeux de ses concitoyens d'autre mérite que celui que lui donnait la protection de la maison d'Est, tandis qu'aux yeux de la postérité c'est à son génie que la maison d'Est doit son éclat; de l'Arioste, dont la naissance honore plus l'Italie que celle de quarante-neuf sur cinquante des papes qu'elle a produits.

Le voyageur Anglais eut l'honneur d'y loger dans la même auberge où l'empereur & deux de ses frères avaient logé: ce qu'attestait une longue & fabuleuse inscription latine. « L'aubergiste en est si vain qu'il

ne saurait parler d'autre chose ; il m'a raconté mille particularités de ces fameux hôtes : il serait bien difficile qu'il les oubliât ; car , depuis le départ de ces princes , il n'a cessé de les répéter. Je lui ai demandé ce qu'il nous donnerait à souper : il m'a répondu que nous souperions dans la même chambre où S. M. I. avait dîné. Je lui ai répété ma première question ; & il m'a repliqué qu'il ne croyait pas qu'il y eût au monde trois princes plus affables. Je lui ai dit que j'espérais que le souper serait bientôt prêt ; & il m'a assuré que l'archiduc aimait les fricassées , mais que l'empereur leur préférerait un poulet rôti. J'ai ajouté , d'un air d'impatience , qu'il me ferait plaisir de nous faire servir ; il m'a fait une profonde révérence , & s'avançant vers la porte , avant de se retirer , il s'est retourné de mon côté , & m'a prévenu que , quoique S. M. ne mangeât pas plus qu'un autre homme , il payoit cependant impérialement... » Mais n'ai-je donc pas aussi rencontré quelque part cet aubergiste de Ferrare ?

Arrêtons-nous un instant à Ancone , ville des états du pape , mais plus commerçante que dévote ; sur quoi notre voyageur va nous proposer une petite réflexion... « Dans les villes de commerce , où chacun trouve à travailler & pense à devenir riche , les esprits des habitans sont si fort occupés des affaires de ce monde , qu'ils ont presque oublié qu'il y en ait un autre... Sans oser dénigrer ouvertement les cérémonies de la religion , ainsi que les incrédules & les in-

fideles , le commerçant , ordinairement très - pressé , s'en acquitte le plus légèrement qu'il lui est possible . . . Il laisse les prédicateurs s'égoïsser tant qu'ils veulent ; . . . tous leurs efforts sont inutiles . Des hommes accoutumés dès l'enfance à rechercher l'argent , qui se sont donné des peines inouïes pour en acquérir , & qui lui doivent toute leur importance , ont naturellement un goût décidé pour ce monde-ci , où les richesses procurent des distinctions si flatteuses , & un préjugé contre celui dans lequel elles n'en procureront aucune . »

Comme tous les autres voyageurs , M. Moore , en foulant cette terre si célèbre , en voyant ces fleuves chantés par les anciens poètes , le Rubicon , le Clitumne , & l'impétueux Eridan , en parcourant ces campagnes , presque toutes théâtre de quelque scène mémorable , éprouve une satisfaction & ressent un intérêt qui n'est pas dû tout entier aux beautés naturelles de ces lieux , & qu'il faut attribuer en bonne partie , comme il le remarque fort bien , au *lustre magique* qu'ils empruntent des descriptions des grands poètes .

Il traverse ainsi l'Apennin , les villes de l'Ombrie , & l'antique Latium . Ce dernier est aujourd'hui presque entièrement inculte ; & ce qui n'arrive peut-être en nul autre pays du monde , plus on approche de la capitale , plus les terres sont négligées . . . « La Campagne de Rome , autrefois le terrain du monde le plus soigné & le plus peuplé , n'offre plus de nos jours ni

maisons, ni arbres, ni clôtures. On n'y découvre que des ruines éparfes de temples & de tombeaux : elle ne présente que la triste image d'un pays dévasté par la peste : tout y est languissant, morne & désert. Au milieu de ces champs abandonnés, l'ancienne maîtresse de l'univers élève tristement sa tête majestueuse. . . »

Tantum evi longinqua valet mutare vetustas !

Je vous laisse, lecteurs, aux portes de Rome. C.



Les Confessions de J. J. ROUSSEAU, suivies des rêveries du promeneur solitaire. Geneve, 1782. Deux vol. in-8°.

LES voilà donc enfin, ces fameuses *Confessions* ! . . . Et notez, s'il vous plait, que l'édition partielle a paru avant l'édition générale. . . Pauvres souscripteurs ! . . . Un d'entr'eux, parfaitement guéri par cette expérience de la fantaisie de souscrire, a dit :

Onques dans l'eau n'entrerai de ma vie
Qu'au paravant je ne sache nager.

Mais que dire des *Confessions* ? Je suis fort embarrassé à en parler : je les ai plutôt dévorées que lues ; elles m'ont vivement intéressé ; elles m'ont occupé l'esprit, frappé l'imagination, rempli la tête : pendant plusieurs jours je n'ai pensé qu'à cela. Et cependant,

lorsque je veux me rendre compte de mon impression, porter un jugement sur ce livre, je ne trouve rien de net; je ne puis encore débrouiller la confusion de mes idées.

Ainsi, lecteur, cet article ne répondra vraisemblablement pas à votre attente. Peut-être le ferais-je mieux dans un an: à présent je rêve encore, & je sens que mes réflexions ne seront pas d'un homme bien éveillé.

Je m'aperçois, au reste, que cela même est un jugement: ce sentiment, tout confus qu'il est, prouve clairement deux choses; l'une, que l'ouvrage est intéressant & donne beaucoup à penser; l'autre, qu'il est singulier.

On peut l'envisager sous trois points de vue: l'un moral, l'autre littéraire, & le troisième relatif à Rousseau. Commençons par ce dernier: mais en remarquant qu'il serait injuste de juger définitivement du caractère de Rousseau sur les six premiers livres de ses *Confessions*, les seuls qu'on publie actuellement. Ils ne nous conduisent que jusqu'au commencement de sa vie littéraire, jusqu'au tems où ses principes ont pris quelque consistance. Nous n'avons point sa confession générale. Or, qui voudrait être jugé sur le récit naïf & détaillé de tout ce qu'il a fait avant que son caractère eût achevé de se former?

Après cette remarque préliminaire, si l'on insiste, & qu'on me demande quelle opinion me donne cette

lecture du caractère de J. J. Rousseau , je répondrai franchement : *mauvaisé* ; c'est-à-dire , beaucoup moins avantageuse que je ne m'y serais attendu. Quoique dans une préface adressée à Dieu , assez ridicule , & , si je l'ose dire , assez impertinente , il lui dise fièrement : « qu'un seul de mes semblables te dise , s'il l'ose , *je fus meilleur que cet homme-là. . .* » je n'ai rien vu jusqu'ici de si merveilleux , & qui autorise l'auteur à parler à Dieu sur ce ton-là.

Dans tout ce que j'ai lu , il n'est ni méchant , ni vicieux ; il n'y a rien , selon moi , qui indique un cœur corrompu , une dépravation foncière : mais il n'y a rien non plus de ce qui constitue l'homme vertueux. Un fond de bons sentimens naturels & point de principes ; une disposition habituelle à se laisser entraîner par l'impulsion du moment ; de mauvaises habitudes ; une jeunesse aventurière & vagabonde ; une sensibilité exaltée , prise pour de la vertu ; un esprit gâté par la lecture des romans ; des amourettes avec toutes les femmes qu'il rencontre ; des bonnes fortunes manquées , auxquelles il paraît avoir beaucoup de regret : voilà l'homme ; que vous en semble ?

Beaucoup d'admiration pour la vertu donne-t-il le droit de se croire vertueux ? En ce cas , Rousseau l'était incontestablement. Mais une conduite inconsistante ôte-t-elle le droit de prétendre à ce titre ? Il l'a perdu.

Cet enthousiasme qu'excite la vue de la vertu est naturel

naturel au cœur de l'homme : ceux qui ne l'éprouvent plus se sont dénaturés. Mais il ne suffit pas de l'éprouver pour être vertueux ; & la vivacité plus ou moins grande de ce sentiment n'est pas une mesure exacte du degré de notre vertu. Ce thermomètre moral est mal construit.

Doué d'une sensibilité plus vive que la plupart des hommes ; je vois très-bien que Rousseau a eu plus d'enthousiasme pour le bien. Mais en a-t-il mieux valu ? Qu'un autre tableau vienne s'offrir à son imagination , à s'interposer entre lui & l'image de la vertu ; aussi-tôt il se fait une éclipse , & cette éclipse est totale ; & ces éclipses sont fréquentes. Au lieu de ce beau soleil , si ardent , si lumineux , & si sujet à s'éclipser , n'êtes-vous point tentés de souhaiter pour toute lumière la petite flamme uniforme d'une bougie qui ne s'éteigne jamais ? . . . O sensibilité , sensibilité ! souvent ceux qui te possèdent s'estiment trop eux-mêmes : à leurs yeux tu relevés tout ce qu'ils font de bien , & tu excuses tout ce qu'ils font de mal : tu es un heureux , mais un dangereux présent de la nature ; tu ressembles à la vertu , & tu n'es pourtant pas la vertu : tu peux la servir , & tu peux lui nuire. Excellente faculté lorsque tu obéis , pernicieuse seulement quand tu veux régner.

Ceux qui aimaient à croire que la *Nouvelle Héloïse* n'est point un roman , seront défabusés par la lecture des *Confessions*. Rousseau y dit : « Je pris pour

Juin 1782.

C

Vevey un amour qui m'a suivi dans tous mes voyages, & qui m'y a fait établir enfin les héros de *mon roman*. Je dirais volontiers à ceux qui ont du goût & qui sont sensibles: Allez à Vevey, visitez le pays, examinez les sites; promenez-vous sur le lac; & dites si la nature n'a pas fait ce beau pays pour une Julie, pour une Claire & pour un Saint-Preux? Mais *ne les y cherchez pas. . .* J'ajouterai, & *ne cherchez Julie nulle part*. Vous trouverez bien ici une madame de Warens, pour qui Rousseau a senti ce que Saint-Preux sentait pour Julie; & souvent les expressions sont presque mot pour mot les mêmes. Mais que ces deux femmes se ressemblent peu! Mad. de Warens serait plutôt une Claire qu'une Julie. C'est d'ailleurs la plus étrange personne du monde. Avec un tempérament froid, elle a des principes qui l'engagent à accorder ses faveurs à tous les hommes qu'elle veut s'attacher. Quand elle prend Rousseau, c'est elle qui fait les avances, & elle exige qu'il prenne huit jours pour y penser. Ce n'est pas tout. Elle a déjà un *Claude Anet*, & elle ne le quitte point pour cela, & ils vivent les trois ensemble, tous très-contens les uns des autres. Ce n'est pas tout encore. Claude Anet meurt; Rousseau malade fait un voyage à Montpellier, & à son retour il trouve sa place prise. Or savez-vous par qui? Par une espèce de perruquier, avec qui sa Julie, si l'on peut l'appeler ainsi sans blasphème, lui propose de rentrer tout simplement en communion, ainsi qu'avec

défunt Claude Anet de vénérée mémoire. . . Voilà là Circé, dans la coupe de laquelle avait bu J. J. Rousseau.

Au reste, ces *Confessions* le font connaître à fond, donnent la clef de son caractère, expliquent beaucoup de singularités de sa conduite. Quoiqu'il dise dans une des *Réveries du promeneur solitaire*, qu'il a quelquefois suppléé d'invention aux manques de mémoire, qu'il a rempli les lacunes de pièces fabriquées après coup, qu'il a embelli sa narration de quelques ornemens indifférens, ce n'est là que de petites infidélités sans conséquence (*mendaciunculis aspergere*) qui n'empêchent point qu'il ne soit sincère & vrai. On voit bien en effet qu'il ne veut rien cacher : les aveux les plus pénibles à faire, il les fait ; les moindres circonstances qui ont influé sur son caractère, il les rapporte. On sent qu'il se montre tel qu'il s'est vu.

Mais s'est-il bien vu ? On peut en douter. Peut-être s'observait-il trop pour se bien voir : à force de tenir les yeux fixés sur le même objet, la vue se trouble. J'avoue que Montaigne me semble bien plus propre que Rousseau à se voir tel qu'il est.

Quoi qu'il en soit, tout homme qui cherchera de bonne foi à mettre son cœur à nu sous les regards de ses semblables, les intéressera toujours & les instruira eux-mêmes, s'ils y prennent garde. Et si cet homme est Jean-Jaques Rousseau, ses *Confessions* en feront d'autant plus attachantes, parce qu'elles feront

connaître un caractère rare , mais non pas cependant si unique qu'on ne pût en retrouver presque tous les traits , épars , il est vrai , & différemment modifiés.

J'en suis donc au point de vue moral , qui est mon second point.

D'abord , ces *Confessions* peuvent ajouter quelque chose à nos connaissances morales , à peu près comme les relations de la *Nouvelle Zélande* & de l'*Isle de Taïti* : je veux dire que nous y voyons un homme qui est resté beaucoup plus près de la nature que nous , en qui nous retrouvons plusieurs de ces traits primitifs & originels , qui caractérisent les sauvages.

Seconde utilité , qui me ferait recommander cette lecture à tout instituteur intelligent : c'est qu'on peut y observer la manière dont se forme & déforme insensiblement un caractère par l'influence de mille petites circonstances trop peu remarquées , dont quelques-unes du moins peuvent se prévoir & se détourner. On y verra , par exemple , l'effet pernicieux que peut produire la lecture des romans , *les émotions confuses* qu'elle excite dans une jeune tête qui , n'ayant encore *aucune idée des choses* , y acquiert une connaissance prématurée de *tous les sentimens*. Que d'autres , comme Rousseau , pourraient dire de ces lectures ! « Elles me donnerent de la vie humaine des notions bizarres & romanesques , dont l'expérience & la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir. »

Quand on s'obstinerait à ne regarder ces *Confessions*

que comme un roman , je soutiendrais encore que la lecture de ce roman peut contribuer à donner une connaissance plus exacte du cœur humain. J'ajoute que tout lecteur attentif sur soi-même y apprendra à mieux connaître son propre cœur.

Il faut avouer que , parmi les choses que Rousseau raconte , il en est un certain nombre qu'on se passerait de savoir & qui n'apprennent rien du tout : mais pour la plupart elles ont au moins le mérite littéraire d'être bien racontées , de faire tableau. . . Parlons donc aussi du mérite littéraire de cet ouvrage : c'était , si je m'en souviens , mon troisième & dernier point.

Tous les ouvrages de Rousseau sont bien écrits , & celui-ci ne l'est pas moins bien. C'est la même harmonie dans le style ; le même choix , la même originalité d'expressions ; le même art d'employer des manières de parler tout-à-fait simples en apparence , si à propos qu'elles semblent avoir été inventées exprès pour l'occasion où il s'en sert ; le même arrangement de mots & de phrases , qui , sans qu'il y paraisse trop d'affectation , donne à sa prose cadencée le charme flatteur d'une versification coulante & *racineenne*.

En décomposant quelques-unes de ses périodes , en ajoutant , retranchant ou transposant quelque mot qui semble placé au hasard , on gâterait tout. Telle épithète qui paraît oiseuse , est pour l'harmonie ; ce qui paraît d'abord n'être qu'une répétition , arrondit

la phrase & la rend sonore : presque rien n'est pour la perfection philosophique. du style ; sèche & triste perfection , que l'on recherche trop aujourd'hui ; presque tout est pour le plaisir de l'oreille. Ce style , en apparence si aisé , est réellement travaillé avec un soin extrême.

Une analyse exacte de ces beautés minutieuses pourrait avoir son utilité. Prenons à l'ouverture du livre la première phrase qui se présentera. . . La voici. . . « Je connais deux sortes d'amours , très-distincts , très-réels , & qui n'ont presque rien de commun , quoique très-vifs l'un & l'autre , & tous deux différens de la tendre amitié. . . » Essayez de mettre , d'*une amitié tendre* ; essayez de retrancher , & *qui n'ont presque rien de commun* , glose qui n'ajoute guère à l'idée déjà exprimée par le mot *très-distincts* ; & voyez si la phrase fera la même.

On parlera aussi dédaigneusement qu'on voudra de ces petites attentions : il n'en restera pas moins certain que nul d'entre ceux qui les méprisent ne parviendra à écrire supérieurement.

Ces grâces du style sont comparables à quelques égards à la toilette d'une femme de goût : de petits moyens couvrent & empêchent d'apercevoir ce qui ferait désagréable , font valoir des choses assez communes , & donnent un nouveau lustre à tout ce qui plait. Auteurs ! ne vous présentez point en public sans avoir fait votre toilette. « Il y a , dit quelque part

Rousseau dans ces mêmes *Confessions*, sur lesquelles je differte, il y a telle de mes périodes, que j'ai tournée & retournée cinq ou six nuits dans ma tête, avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier. . . » Il faisait sa prose, comme vous voyez, avec autant de difficulté que Boileau faisait ses vers.

Au mécanisme artificieux d'un style cadencé, Rousseau joint le talent de peindre vivement tout ce dont il parle; il le peint; ses *Confessions* sont une galerie de tableaux: il n'est pas un personnage, pas une situation, je pourrais dire même pas un sentiment qui ne soit présenté & exprimé de manière que l'imagination le voit distinctement. Qu'on me laisse, de grâce, en citer deux exemples.

L'un sera la description d'une nuit passée à la belle étoile, comme il en passa plusieurs pendant un séjour qu'il fit à Lyon. . . « Je me souviens d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. (a) Des jardins élevés en terrasse

(a) Je crois devoir remarquer, à l'usage de ceux qui veulent parler exactement, qu'ils peuvent voir ici la différence des deux synonymes *se rappeler* & *se souvenir*, que nous confondons sans cesse mal-à-propos. Ce dont on *se souvient* se trouve sans effort dans la mémoire; on n'a pas besoin de le chercher; il est là. Ce qu'on *se rappelle* est plus éloigné; c'est une espèce d'effort de l'esprit. On dira donc, *je m'en souviens très-bien*, si c'est une chose qu'on n'a point oubliée; & d'une chose qui revient tout-à-coup, on dira: *ah! je me rappelle*. . . On dira même fort bien: *je ne m'en*

hordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très-chaud ce jour-là ; la soirée était charmante ; la rosée humectait l'herbe flétrie ; point de vent ; une nuit tranquille ; l'air était frais sans être froid ; le soleil après son coucher avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges , dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase , livrant mes sens & mon cœur à la jouissance de tout cela , & soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie , je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade , sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse-porte , enfoncée dans un mur de terrasse : le ciel de mon lit était fermé par les têtes des arbres ; un

*souviens point , mais je chercherai à me le rappeler ; parce qu'on se souvient ou qu'on ne se souvient pas tout naturellement ; en sorte qu'on peut toujours répondre sur l'heure à la question , vous souvenez-vous ? mais il faut y rêver pour répondre à , vous rappelez-vous ? . . . Nous employons donc trop souvent le mot *se rappeler*. Ce qui est d'autant plus mal qu'en l'employant nous faisons très-régulièrement une autre faute beaucoup moins pardonnable , c'est de lui donner un faux régime. Nous disons , *je m'en rappelle ;* & il faut dire , *je me le rappelle* : car ce n'est pas soi qu'on rappelle d'une chose , c'est la chose qu'on rappelle à soi. *Se ressouvenir* diffère encore de *se rappeler*. On se ressouvient d'une chose dont on s'était souvenu autrefois , & qui se retrouve sans qu'on la cherche.*

roffignol était précisément au-dessus de moi ; je m'en dormis à son chant. Mon sommeil fut doux ; mon réveil le fut davantage. Il était grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau , la verdure , un paysage admirable. Je me levai , me secouai , la faim me prit : je m'acheminai gaiement vers la ville , résolu de mettre à un bon déjeûné deux pièces de six blancs qui me restaient encore. »

Qu'est-ce donc qui fait le charme de ce morceau ? Qu'a-t-il de si pittoresque ? La phrase qui commence par ces mots , *il avait fait très - chaud* , ne présente que des images assez communes , à l'exception , si l'on veut , de *l'eau couleur de rose*. D'où vient son effet ? D'abord de l'accumulation des détails , ensuite de la vivacité du style. Car si , au lieu de *point de vent* , une *nuit tranquille* , vous vous avisez de mettre *il ne faisait point de vent* , *la nuit était tranquille* , ce léger changement fera que je ne verrai plus ce que vous me peignez. Et la simplicité de la phrase suivante , *ce tout cela* , & non pas cet *admirable spectacle* , *ce soupirant seulement un peu* , qui est si naïf , cet espoir d'un *bon déjeûné* , qui termine l'églogue , aident à l'effet total plus qu'on ne le penserait. . . Mais on va trouver mes remarques mesquines & pédantesques. Hâtons - nous d'en venir à mon second exemple.

« Quand l'ardent desir de cette vie heureuse & douce , qui me fuit & pour laquelle j'étais né , vient enflammer mon imagination , c'est toujours au Pays-

de-Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes, qu'elle se fixe. Il me faut absolument un verger au bord de ce lac, & non pas d'un autre; il me faut un ami sûr, une femme aimable, une vache & un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait sur la terre que quand j'aurai tout cela. Je ris de la simplicité avec laquelle je suis allé plusieurs fois dans ce pays-là, uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étais toujours surpris d'y trouver les habitans, sur-tout les femmes, d'un tout autre caractère que celui que j'y cherchais. Combien cela me semblait disparate! (a) Le pays & le peuple dont il est couvert ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre. . . Dans ce voyage de Vevey je me livrais, en suivant ce beau rivage, à la plus douce mélancolie : mon cœur s'élançait avec ardeur à mille félicités innocentes; je m'attendrissais, je soupirais & pleurais comme un enfant. Combien de fois, m'arrêtant pour pleurer à mon aise, assis sur une

(a) J'aime d'autant plus ce sentiment qu'il ne m'est point étranger. Que de fois ce contraste m'a frappé! Que de fois, en contemplant ces campagnes romanesques, habitées par des gens si peu romanesques, je me suis demandé : *qu'y font-ils ? Est-ce à eux à vivre sous ce beau ciel, à fouler cette belle terre ? Ils végètent, s'agitent, se chicanent, languissent d'ennui ; & Dieu les souffre dans le palais de l'univers ! Qu'il serait encore bien plus beau sans eux, & rempli d'habitans dignes d'un pareil séjour !* C'est raisonner, je le sens bien, justement comme Gara dans Lafontaine : mais que faire ? & à qui n'arrive-t-il jamais d'être pour un instant aussi sot que ce Gara ?

grosse pierre , je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau ! ... » Ne le voyez-vous pas aussi ? & cette image ne vous restera-t-elle pas toute votre vie ? Pour moi , c'est ce dernier coup de pinceau , c'est ce trait si léger qui m'attache & m'émeut.

Ces détails sont le grand moyen de peindre , & le secret du grand écrivain. Par eux , il donne à tout ce qu'il raconte un air de vérité ; il vous y intéresse ; il vous le rend présent. Il ne s'agit que de les bien choisir. Je ne dirai pas que ceux de Rousseau le soient toujours bien. On en trouve de tems en tems quelques-uns qui me paraissent de mauvais goût ; mais tous sont pittoresques.

Quel mouvement , par exemple , quel charme attirant , quelle vie dans ce morceau où , se ressouvenant avec délices du tems qu'il a passé chez M. Lambercier ; il nous dit : ... « Les moindres faits de ce tems-là me plaisent par cela seul qu'ils sont de ce tems-là. Je me rappelle toutes les circonstances des lieux , des personnes , des heures. Je vois la servante ou le valet agissant dans la chambre ; une hirondelle entrant par la fenêtre ; une mouche se poser sur ma main , tandis que je récitais ma leçon. Je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions ; le cabinet de M. Lambercier à main droite , une estampe représentant tous les papes , un barometre , un grand calendrier ; des framboisiers qui , d'un jardin fort élevé , dans lequel la maison s'enfonçait sur le derriere , venaient ombrager

la fenêtre , & passaient quelquefois jusqu'en-dedans. Je fais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela : mais j'ai besoin , moi , de le lui dire. . . » Et voilà précisément pourquoi ces détails plaisent si fort ; voilà une grande partie de leur mérite. Tout ce qui est évidemment destiné au lecteur , tout ce qu'il voit être mis exprès pour lui , perd de son prix & de son effet : il aime que l'auteur l'oublie ; & dans tous les genres , ce que l'auteur a eu besoin de dire , ce qui part de l'abondance du cœur , est ce qui frappe le plus. L'instant où le prédicateur , oubliant qu'il fait un métier , se laisse aller à son sentiment & l'exprime sans gêne ; l'instant où l'acteur tragique récite familièrement un vers simple & n'a que le ton de la conversation : ce sont des instans où ils triomphent , où notre ame est à eux , parce que nous ne pensons plus à nous défendre du prestige de l'art ; quand ils semblent le mettre de côté , nous l'oublions.

Il en est de plusieurs des expressions de Rousseau comme de ces détails dont je parle : elles plaisent & séduisent autant par leur simplicité , par leur naturel , par leur familiarité , que par leur singularité & leur nouveauté. Deux exemples sur mille. Il dit de la femme qu'il aimoit avec passion : « ma présence lui faisait plaisir encore , mais elle ne lui *faisait* plus *besoin*. . . » On ne peut inventer plus heureusement : mais le mot est trouvé ; il n'est point cherché : c'est *faire plaisir* , qui tout naturellement a amené à *faire besoin*.

A quelques pages de là, en se confessant d'un vol de vin, il nous raconte qu'il s'enfermait pour le boire... « Quelles bonnes petites buvettes je faisais là tout seul en lisant quelques pages de roman ! Car lire en mangeant fut toujours ma fantaisie, au défaut d'un tête-à-tête ; c'est le supplément de la société qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : *c'est comme si mon livre dînait avec moi.* . . . » Ne vous semble-t-il pas que vous en auriez dit autant ?

En général, les *Confessions* ont cet avantage sur les autres ouvrages de Rousseau, qu'il y a encore plus de naturel & qu'on trouve dans le style la même variété que dans les événemens. Tantôt il est fort & sérieux, tantôt enjoué & ingénieux, tantôt affectueux & touchant, quelquefois entièrement négligé ; il prend tour-à-tour toutes les couleurs, & semble de tems en tems n'en avoir plus aucune, tant il est peu étudié !

Remarquons au reste, à propos de ce que nous avons dit sur tout cela, combien serait dangereuse une indiscrete imitation de ce genre de beautés dont il s'agit. Tel prédicateur voudra s'abandonner, croira devenir aisé, prendre un ton familier, & ne sera que ridicule, trivial, plattement affecté. Il peut y avoir des distractions aimables ; mais quiconque entreprend de jouer le distrait est à coup sûr un sot qui impatientera tout le monde. Il en est de même de ces fortes de distractions de l'écrivain : si j'ai le moindre soup-

gon qu'elles soient jouées, elles deviennent la plus insupportable de toutes les fautes; elles ne sont plus qu'une hypocrisie bête, qui ne trompe personne, qui révolte & dégoûte les moins clair-voyans & les moins délicats. *Corruptio optimi pessima*: rien n'est pire que le faux-excellent, l'excellent manqué, contrefait mal - adroitement & gâté.

J'ai cru cette observation essentielle dans un siècle où les faveurs du génie sont briguées par une foule de prétendans, bien plus nombreux & tout aussi peu fondés dans leurs prétentions, tout aussi peu heureux dans leur recherche, que les amans de Pénélope. . . L'heureuse & féconde comparaison, qui est là venue s'offrir à moi! Je ne puis m'empêcher d'être frappé de la justesse & de la multiplicité des rapports.

Enfin, j'ai achevé de dire ce que je pensais de ces singulieres *Confessions*: assez mal, je l'avoue, mais beaucoup moins mal cependant que je ne le croyais en commençant d'écrire. Mes idées se sont éclaircies en écrivant: je suis surpris d'y voir aussi clair, & content d'avoir fait une corvée que je regardais comme très-pénible. . . *ma foi! c'est fait de moi*, disais-je en commençant avec Marot; & *je ferais aussi-tôt un bateau*. En finissant, je dis joyeusement avec lui: *ma foi, c'est fait!*

Il faut pourtant encore dire quelque chose des *Réveries du promeneur solitaire*; mais cela est bien moins embarrassant.

On peut les envisager comme une espèce de supplément, quoique très-imparfait, aux *Confessions*. Rousseau les a écrites sur la fin de sa vie ; & après la découverte imaginaire de la ligue universelle formée contre lui, & dans laquelle les philosophes par leurs menées avaient fait entrer les petits marchands, les vendeuses d'herbes & jusqu'aux mendiants. Cette inconcevable maladie d'esprit s'y manifeste par-tout ; il y parle presque toujours sur le ton du dialogue, intitulé, *Rousseau juge de Jean - Jacques*, dont nous avons rendu compte en son tems. (a) Il s'y déclare *impassible comme Dieu même*, & s'y plaint sans cesse : très-semblable en cela à beaucoup d'honnêtes gens, qui prétendent avoir pris leur parti, & reviennent éternellement à se vanter de leur impatiente résignation ; résignation plus à charge aux autres que pénible pour eux.

Dans la seconde de ces *Promenades*, M. Rousseau fait l'histoire des sensations qu'il éprouva lorsqu'il fut renversé par un gros chien danois en octobre 1776. Il y décrit avec tout l'agrément possible l'effet que produisait sur lui l'aspect de l'automne... « Depuis quelques jours on avait achevé la vendange ; les promeneurs de la ville s'étaient déjà retirés ; les payfans aussi quittaient les champs jusques aux travaux d'hiver. La campagne, encore verte & riante, mais défeuillée

(a) Voyez le Journal de mars 1781, p. 23 - 45.

en partie, & déjà presque déserte, offrait par-tout l'image de la solitude & des approches de l'hiver. Il résultait de son aspect un mélange d'impression douce & triste, trop analogue à mon âge & à mon sort pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyais au déclin d'une vie innocente & infortunée, l'âme encore pleine de sentimens vivaces, & l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse, & desséchées par les ennuis. Seul & délaissé, je sentais venir le froid des premières glaces, & mon imagination tarissant ne peuplait plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. Je me disais en soupirant : *qu'ai-je fait ici bas ? J'étais fait pour vivre, & je meurs sans avoir vécu. . .* » Admirez ici, lecteur, combien l'aspect de la nature est propre à charmer nos peines. Lorsque le sentiment de nos maux, réels ou imaginaires, quelque amer qu'il soit, se mêle avec les images agréables que la campagne présente de toutes parts à nos yeux, lorsqu'il se revêt de ces douces images, il change, pour ainsi dire, de nature ; il nourrit le cœur qu'il rongeoit.

Transcrivons encore le récit intéressant de l'état où se trouve Rousseau en revenant à soi. . . « La nuit s'avancait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles & un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, & il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais.

j'apercevais. Tout entier au moment présent , je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu , pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver : je ne savais ni qui j'étais , ni où j'étais ; je ne sentais ni mal , ni crainte , ni inquiétude. Je voyais couler mon sang , comme j'aurais vu couler un ruisseau , sans songer seulement que ce sang m'appartînt en aucune sorte. Je sentais dans tout mon être un calme ravissant , auquel , chaque fois que je me le rappelle , je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus. On me demande où je demeurais ; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étais : on me dit , à la *Haute-Borne* ; c'était comme si l'on m'eût dit , au *mont Atlas*. Il fallut demander successivement le pays , la ville & le quartier où je me trouvais. Encore cela ne put-il suffire pour me reconnaître. Il me fallut tout le trajet de là jusqu'au boulevard pour me rappeler ma demeure & mon nom. »

Ce récit est extrêmement agréable. Cependant , si vous prenez la peine de le comparer avec celui que fait Montaigne (a) d'un accident très-semblable , je crois que vous trouverez , comme moi , que ce dernier est tout à la fois plus philosophique & plus gai , plus naïf & plus poétique.

(a) Voyez *Essais de Montaigne* , liv. II , chap. VI , de l'exercitation.

On peut voir par ces deux citations que ce que j'ai dit ci-dessus du style des *Confessions* convient en partie à celui des *Promenades* ; à cela près , qu'il y a dans celle-ci un peu moins de simplicité & de facilité.

Deux de ces *Promenades* méritent d'être distinguées : la cinquième , qui est une charmante relation du court séjour qu'il fit dans la petite île de *Saint-Pierre* ou de *la Motte* , dans le lac de *Bienné* , des simples plaisirs & de la tranquillité champêtre dont il y jouit pendant deux mois ; & la septième , où il rend raison de son goût pour la botanique , & de la préférence qu'il a donnée à cette étude sur celle des autres parties de l'histoire naturelle.

La relation de son séjour solitaire dans une île d'environ demi-lieue de tour plaira sur-tout à ceux qui aiment à se circonscire , à resserrer dans un espace étroit toute leur existence , afin d'en avoir une jouissance plus pleine ; à ceux dont l'imagination habite quelquefois avec délices l'île fabuleuse de *Robinson*.

Là , sans jouir de rien d'extérieur à soi , de rien , sinon de soi-même & de sa propre existence ; ayant pour toute société trois ou quatre personnes qui étaient de très-bonnes gens & rien de plus ; pour toute occupation , la botanique , science encore toute neuve pour lui ; visitant à loisir toutes les plantes de tous les cantons de l'île , qu'il avait pour plus de commodité divisées en petits quarrés ; laissant ses livres bien encaissés ; prenant un exercice salubre ; remplissant son ame toute entière

du sentiment du présent, sans avoir besoin de rappeler le passé, ni d'enjamber sur l'avenir : Rousseau nous assure qu'il fut heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, mais d'un tel bonheur qu'il ne sentait aucun vuide dans son ame ; que le *temps* n'était rien pour lui ; que le présent durait toujours. Et je l'en crois. Mais combien de gens peut-être ne voudront pas l'en croire !

Quant à la rêverie sur la botanique, elle doit plaire à chacun : c'est de toutes, celle où l'on trouve le plus de gaieté, le plus de variété dans le style. Elle pourrait servir de préface à ses autres écrits sur la botanique.

Il écarte de cette étude toutes ces dégoûtantes idées médicales, qui « flétrissent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, dessèchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure & les ombrages insipides. . . » Il n'y cherche & n'y voit que la nature : les plantes ne sont pour lui que des plantes, & non pas des simples & des drogues ; il ne s'embarrasse point de toutes leurs prétendues propriétés, & le regne végétal n'est à ses yeux qu'un immense magasin d'alimens pour tous les êtres, dont il ne faut pas vouloir faire un grand jardin d'apothicaire.

« Toutes ces structures charmantes & gracieuses, dit-il agréablement, intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier. . . Du reste, je ne disputerai point aux végétaux les grandes

vertus qu'on leur attribue. Je dirai seulement qu'en supposant ces vertus réelles, c'est malice pure aux malades de continuer à l'être ; car de tant de maladies que les hommes se donnent, il n'y en a pas une seule dont vingt sortes d'herbes ne guérissent radicalement.

Jeune & heureux, c'est de l'ensemble qu'on est frappé ; & toute cette verdure n'est alors, pour le contemplateur sensible de la nature, que la décoration de l'univers & la robe de noces dont se revêt la terre ; on n'en étudie point les détails : on s'efforce d'embrasser d'un seul sentiment ce vaste & bel univers ; on perdrait trop à ne l'observer que par parties. Mais quand on ne peut plus se jeter tête baissée dans ce vaste océan de la nature, quand on ne se sent plus assez de vigueur pour nager dans le chaos de ses anciennes extases, alors vient le tems de se livrer à l'étude de l'histoire naturelle.

Et que choisir ? . . . « Le regne minéral n'a rien en soi d'aimable & d'attrayant : ses richesses, enfermées dans le sein de la terre, semblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité ; elles sont là comme en dépôt, pour servir un jour de supplément aux véritables richesses, qui sont plus à sa portée, & dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie, la peine & le travail au secours de ses misères. Il fouille les entrailles de la terre ; il va chercher dans son centre, au risque de sa vie & aux dépens de sa santé, des

biens imaginaires à la place des biens réels, qu'elle lui offrait d'elle-même, quand il savait en jouir. Il fuit le soleil & le jour, qu'il n'est plus digne de voir; il s'enterre tout vivant, & fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumière du jour. Là, des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée & de feu, succèdent aux douces images des travaux champêtres. Les visages haves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure & des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux & des laboureurs robustes sur sa surface. . . » Je ne crois pas que Rousseau lui-même, dans ses ouvrages les plus travaillés, ait rien de mieux écrit que ce morceau; à la réserve, si l'on veut, de la dernière phrase, où l'on pourrait trouver quelque chose à reprendre.

En reconnaissant que l'étude du regne animal est plus intéressante, Rousseau lui trouve aussi ses inconvéniens. Comment en rassembler autour de soi les divers individus? Comment poursuivre, atteindre, observer tous ces êtres qui nous fuient, *les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux, des quadrupèdes plus forts que l'homme & plus légers que le vent?* Ou faudra-t-il n'avoir pour ressource que des escargots, des vers, des mouches, & passer sa vie à se mettre hors d'haine à courir après des papillons, &

à empaler de pauvres insectes ? Faudra-t-il supporter les dégoûts de l'anatomie, sans laquelle l'étude des animaux n'est rien, & le scalpel à la main, chercher dans des entrailles palpitantes, au milieu du sang, des offemens, de l'infection, des chairs livides & baveuses, le secret si bien caché de l'économie animale ?

« Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruisseaux, bosquets, verdure ! venez purifier mon imagination salie par tous ces hideux objets. . . Les plantes semblent avoir été semées avec profusion sur la terre, comme les étoiles dans le ciel, pour inviter l'homme, par l'attrait du plaisir & de la curiosité, à l'étude de la nature. Mais les astres sont placés loin de nous : il faut des connaissances préliminaires, des instrumens ; des machines, de bien longues échelles, (a) pour les atteindre & les rapprocher à notre portée. Les plantes y sont naturellement : elles naissent sous nos pieds, & dans nos mains ; pour ainsi dire. . . La botanique est l'étude d'un oisif & paresseux solitaire. . . Il se promène, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt & curiosité. . . Je n'ai ni dépense à faire, ni peine à prendre, pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante. . . » En lisant cela, on se

(a) Exemple frappant de l'heureux emploi de la familiarité de style. Quant à l'idée, il est bien vrai qu'on peut dire du premier astronome, comme de l'audacieux Dédale : *Tentavit vacuum aëra pennis non homini datis.*

ent naître l'envie de s'appliquer à cette aimable étude, d'aller s'enfoncer en herborisant dans ces vallons solitaires, dans ces profondes & paisibles retraites, où l'on est seul avec la nature.

A peine, au reste, est-il dans notre Suisse de semblables asyles. L'homme y a tout conquis; vous l'y retrouvez par-tout. Au fond d'un précipice vous découvrez une manufacture: au milieu d'une épaisse forêt, à l'instant où vous vous croirez dans un désert, un bruit voisin de travail quelconque viendra vous réveiller de votre rêverie. . . « Il n'y a que la Suisse au monde qui présente ce mélange de la nature sauvage & de l'industrie humaine. La Suisse entière n'est, pour ainsi dire, qu'une grande ville, dont les rues, larges & longues plus que celle de Saint-Antoine, sont semées de forêts, coupées de montagnes, & dont les maisons éparfes & isolées ne communiquent entr'elles que par des jardins anglais. »

Mais comment faut-il herboriser, sans avoir la tête remplie de systèmes & de méthodes, sans vouloir faire des livres, ni devenir professeur? Sans cela, « si-tôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire, on ne trouve aucun vrai plaisir dans cette étude; on ne voit plus dans les plantes que des instrumens de nos passions; on ne veut plus savoir, mais montrer qu'on fait; & dans les bois on n'est que sur le théâtre du monde, occupé du soin de s'y faire admirer. . . Transplantée au milieu des villes & des académies, cette

aimable étude n'y dégénere pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux. . . » Ne peut-on pas en dire autant de tous les genres d'études , sans en excepter l'étude même de la religion ?

La quatrième promenade , où Rousseau , s'examinant à teneur de sa devise , s'avoue coupable de plusieurs mensonges , mais tous légers , & disserte sur le mensonge , sans rien ajouter aux idées reçues sur ce point difficile de morale , ne m'a pas trop satisfait.

Il n'en est pas de même de la huitième , que l'on pourrait intituler : *de la disposition d'esprit la plus propre à jouir de la nature*. J'y ai trouvé des morceaux charmans , & si analogues à ma manière de penser , que je succombe à la douce tentation d'en enrichir encore cet extrait.

« Il me semble que j'ai plus réellement vécu , quand mes sentimens , resserrés , pour ainsi dire , autour de mon cœur par ma destinée n'allaient point , s'évaporant au-dehors sur tous les objets de l'estime des hommes , qui en méritent si peu par eux-mêmes , & qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux. . . Je me souviens parfaitement que durant mes courtes prospérités . . . toujours attiré loin de moi par des goûts de mille especes . . . j'éprouvais dans la continuelle agitation de mon cœur toute la vicissitude des choses humaines. . . Jamais je n'étais parfaitement content ni d'autrui , ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdissait ; la solitude m'en-

nuyait : j'avais sans cesse besoin de changer de place , & je n'étais bien nulle part . . . Que me manquoit-il pour être heureux ? Je l'ignore : mais je fais que je ne l'étais pas . . . Ces mêmes promenades solitaires , qui me sont aujourd'hui si délicieuses , m'étaient insipides & ennuyeuses. Quand j'étais chez quelqu'un à la campagne , le besoin de faire de l'exercice & de respirer le grand air me faisait souvent sortir seul ; & m'échappant comme un voleur , je m'allais promener dans le parc ou dans la campagne. Mais , loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui , j'y portais l'agitation des vaines idées qui m'avaient occupé dans le salon ; le souvenir de la compagnie que j'y avais laissée m'y suivait. Dans la solitude , les vapeurs de l'amour-propre & le tumulte du monde ternissaient à mes yeux la fraîcheur des bosquets , & troublaient la paix de la retraite. J'avais beau fuir au fond des bois : une foule importune m'y suivait par-tout , & voilait pour moi toute la nature. Ce n'est qu'après m'être détaché des passions sociales & de leur triste cortège , que je l'ai retrouvée avec tous ses charmes. »

Non , ce n'est qu'avec une ame libre & recueillie qu'il faut entrer dans le sanctuaire de la nature , si l'on veut y recevoir l'inspiration . . . Heureux ceux qui ont le cœur pur , dégagé des vains soucis de la vie & du goût des frivoles amusemens ! car ils verront la nature. Tout se peint dans une onde tranquille : troublez-la , vous n'y verrez plus aucune image distincte.

En voilà sans doute plus que vous ne m'en demandiez , plus que vous n'en auriez voulu , sur un ouvrage dont il ne suffit pas de lire un extrait , qu'il faut lire , relire , avoir : car il faut l'avoir , croyez - m'en.

Je suis à croire : je n'étais point prévenu avantageusement en faveur de ces *Confessions* ; je ne m'attendais pas à les trouver fort intéressantes , je m'en souciais franchement assez peu. Après les avoir lues , je ne fais ce que je ne donnerais point pour obtenir que sans différer on en publiât la suite. C.



*Lettre à M. C , . . un des auteurs du Journal
Helvétique.*

Tous les plaisirs divers sont des dieux pour un sage.

Aux charmes de l'étude il ouvre ainsi son cœur.

En elle il reconnaît la mine du bonheur.

En elle il va puiser ce plaisir dont l'usage

Convient à tout état , en tous lieux , à tout âge.

HELVETIUS , *poème du bonheur.*

Vous dites , monsieur , dans votre Journal , aussi intéressant qu'agréable , que le *Discours de J. J. Rousseau sur les sciences & les arts* ne vous a jamais paru éloquent , mais que vous le croyez très-vrai ; moi je pense au contraire qu'il est très-éloquent , mais je crois que Rousseau a tort ; & comme vous dites que *du choc des opinions la vérité jaillit plus brillante & plus vive* , je vous envoie , monsieur , les réflexions que

je crois pouvoir faire sur ce discours , qui contient certainement de très-grandes vérités.

Il est très-vrai que nous sommes corrompus ; il est très - vrai que les sciences & les arts ne nous ont point empêchés de nous corrompre : mais je ne crois pas que leur culture soit la cause de cette corruption ; je crois que sa source est dans le défaut de mœurs : défaut occasionné par le luxe qui les a corrompues.

Mais avant tout, je dois faire une distinction dans les sciences, les arts & le luxe. Il y a des sciences que je trouve utiles : telle la *morale* qui est la première des sciences ; science que les anciens étudiaient & pratiquaient , & que nous n'étudions ni ne pratiquons. telle l'*histoire naturelle* ; telle la *physique*, sur-tout lorsqu'elle est fondée sur l'expérience ; telle la *mécanique*, lorsqu'elle est employée à inventer des grues, des semoirs, des charrues, &c. Mais il y a des sciences que je trouve nuisibles : telle la *théologie scholastique*, science absurde, & qui nous a fait un tort infini, non-seulement par la perte de tems qu'elle occasionnée, mais encore par le sang qu'elle a fait répandre, soit par des meurtres horribles, soit par des guerres affreuses ; telle la *jurisprudence* dans l'état où elle est actuellement, parce qu'on n'a jamais pris la bonne morale pour la base des loix, ainsi que l'a fait voir M. Servan dans son admirable *Discours sur les mœurs*.

Cultivez la bonne morale, vous aurez des mœurs ;

& la plupart de vos loix deviendront inutiles :

Il y a un luxe utile & un luxe dangereux. Pour le prouver, écoutons ce que dit M. Servan sur le luxe.

« Le superflu fait le luxe, & l'emploi du superflu distingue le luxe utile du luxe dangereux. Il y avait du luxe à Athènes, lorsque Périclès faisait subsister sa famille avec des légumes, & qu'en même tems il bâtissait pour l'ornement de sa patrie des temples à Jupiter. Il y avait du luxe à Rome, lorsqu'un triomphateur, après de grands spectacles pour le peuple, lui faisait de grandes distributions de bleds. Le luxe était un dieu, lorsqu'il nourrissait les pauvres d'Athènes par les mains du riche & généreux Cimon; c'était un monstre quand il dévorait l'Asie à Rome dans un repas de Lucullus. Le luxe utile n'est que l'art d'employer à faire du bien aux pauvres, les richesses qui ne sont pas nécessaires aux besoins du riche. Le luxe pernicieux est la dissipation des richesses surabondantes, en superfluités, ou ridicules, ou vicieuses.

Il y a des arts utiles : telle l'*agriculture*, qui est sans contredit le premier & le plus utile des arts; telle la *sculpture*, si elle servait toujours à élever des statues aux Newton, aux Voltaire, aux Rousseau; telle la *poésie*, si elle chantait toujours des Henri IV. Mais il y a des arts nuisibles, tel celui du *bijoutier*, du *perruquier*, & en un mot tous les arts qui servent au luxe dangereux.

Voilà les distinctions que je fais dans les sciences ; les arts & le luxe. Je crois que , si J. J. Rousseau avait fait ces distinctions , il ne se ferait pas trompé ; mais il a confondu toutes les sciences , tous les arts , tous les luxes : & voilà , je crois , son tort.

Cela posé , je ferais voir dans ces réflexions sur le discours de J. J. Rousseau , que c'est le luxe qui a corrompu nos mœurs , & non les sciences & les arts utiles , & que ce luxe est venu des richesses.

J. J. Rousseau peint d'abord nos mœurs & nos vices ; ce tableau fait de main de maître est très-vrai & très-éloquent. Voyons ses raisons pour croire que ce sont les arts & les sciences qui nous ont corrompus. (a)

Page 13. *Sésostris partit autrefois d'Égypte pour conquérir le monde.* Il est étonnant que J. J. Rousseau cite comme vrai un fait qui , s'il n'est pas entièrement faux , est au moins fort douteux. Il se peut qu'il ait existé autrefois un Sésostris qui ait remporté quelques avantages sur de petites peuplades voisines de l'Égypte ; mais tout ce que l'on raconte de ce Sésostris , est actuellement reconnu pour être des fables égyptiennes , contées par Hérodote & copiées par ses successeurs.

On a beaucoup trop vanté les connaissances des

(a) Je me sers de l'édition de Marc - Michel Rey , année 1769.

Egyptiens, qui n'ont jamais été ni grands philosophes, ni grands guerriers. (a) Ils étaient si peu guerriers que, depuis les tems connus, ils ont toujours été subjugués : non parce qu'ils cultivaient les sciences & les arts, mais parce qu'ils ont toujours été superstitieux & faibles.

Pag. 13. *Voyez la Grèce, jadis peuplée de héros, qui vainquirent deux fois l'Asie ; l'une devant Troie, & l'autre dans leurs propres foyers. Quand la Grèce vainquit deux fois l'Asie, elle ne cultivait pas encore les sciences, à la vérité ; mais elle avait des mœurs, & cela parce qu'elle n'avait point de luxe qui les corrompt toujours. Les barbares n'étaient pas plus instruits dans les sciences que les Grecs ; mais ils n'avaient point de mœurs : ils étaient corrompus, efféminés, & ce fut la cause de leurs défaites. Quand le luxe s'introduisit chez les Grecs, leurs mœurs devinrent dissolues, & c'est alors qu'ils devinrent esclaves : ce luxe ne vint point de la culture des sciences & des arts utiles. Il me semble qu'il est plus naturel de croire que sa source fut dans les richesses des Asiatiques ; les Grecs n'avaient-ils pas des possessions dans l'Asie mineure ? & par conséquent n'avaient-ils pas sous leurs yeux le faste asiatique ? Cela ne devait-il pas peu à peu corrompre leurs mœurs, en introduisant le*

(a) On peut consulter l'ouvrage de M. Paw sur les Egyptiens.

luxé? Le luxe une fois introduit, devait faire fleurir les arts nuisibles, & corrompre les arts utiles, tels que la peinture, la sculpture. Il me semble que cette gradation de corruption est plus naturelle que celle qu'on attribue aux sciences & aux arts; car les sciences & les arts utiles peuvent très-bien être cultivés sans luxe. (a)

Alexandre conquit tout l'empire des Perses avec une poignée d'hommes en comparaison de leur multitude: mais ces hommes avaient des mœurs qu'ils perdirent depuis, à la vérité; mais ce ne furent pas les sciences qui les leur firent perdre; ce fut le luxe & les richesses des Asiatiques. Alexandre avait des mœurs avant de partir pour l'Asie; mais ce n'était pas l'ignorance qui les lui avait données, puisqu'il fut élevé par Aristote, le premier des philosophes & des naturalistes. Alexandre devait donc être instruit; & par conséquent les sciences, que j'ai appelées utiles, ne corrompent jamais les mœurs.

Page 13. *C'est au tems des Ennius & des Terence que Rome, fondée par un pâtre & illustrée par des laboureurs, commence à dégénérer.* Avec la permission de J. J. Rousseau, je ne crois pas que ce fut au tems

(a) Ceux qui ont vu la riche collection de tableaux de M. Braamkampen en Hollande, se sont souvent étonnés de la simplicité qui régnait dans sa maison; mais cela ne prouve autre chose si ce n'est que le luxe & les arts utiles ne doivent jamais être confondus l'un avec l'autre.

des guerres puniques, au tems des Régulus, des Scipion, des Fabius, que Rome commença à dégénérer ; mais ce fut après avoir vaincu & détruit Carthage, après qu'elle eut rendu tributaires la plupart des princes ; car alors les richesses entrèrent dans Rome, produisirent le luxe, la mollesse, & furent la source de tous les vices. Est-ce qu'on ne croit pas qu'un Lucullus contribuait plus à corrompre Rome qu'un Ciceron ?

Page 13. *Mais après les Ovide, les Catulle, les Martial, & cette foule d'auteurs obscènes, dont les noms alarment la pudeur, Rome, jadis le temple de la vertu, devient le théâtre du crime.* Si les Ovide, si les Martial furent obscènes, n'est-ce pas plutôt parce qu'ils étaient féroces & flatteurs du lâche & débauché Octave, surnommé Auguste, ou parce qu'ils étaient déjà corrompus par le luxe, que parce qu'ils cultivaient la poésie ? Horace, l'immortel Virgile ne la cultivaient-ils pas dans le même tems ? Et assurément les odes de l'un & les géorgiques de l'autre n'ont corrompu personne,

Sous le regne de Louis XV, la débauche était à son comble en France. Pourquoi ? Parce que la cour était débauchée, mais non pas parce qu'on cultivait les sciences ; car les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert, les Buffon, qui les ont si fort perfectionnées, ne nous ont pas prêché une mauvaise morale. Rousseau lui-même, dont les connaissances étaient si étendues,

dues,

ques, sur-tout dans un art très-susceptible de corruption, (a) tout en déprimant les sciences, ne veux-t-il pas que nous cultivions la morale que j'envisage comme la première des sciences? Ne dirai-je rien ici de M. Servan? Cet homme respectable n'a-t-il pas employé son savoir, ses connaissances à nous prouver l'utilité des mœurs? N'est-il pas une preuve frappante que le savoir, bien employé, est d'une grande utilité? Après la mort de Louis XV, & sous un roi sage, la débauche a beaucoup diminué: cependant les sciences & les arts se perfectionnent tous les jours; & si les mœurs sont encore extrêmement corrompues, ne l'attribuons qu'au luxe prodigieux qui regne actuellement & qui fait fleurir les arts nuisibles.

Page 14. En parlant de Rome. *Cette capitale du monde tombe enfin sous le joug qu'elle avait imposé à tant de peuples. Que dirai-je de cette métropole de l'Empire d'Orient!* Jean - Jaques attribue la décadence des empires d'Orient & d'Occident aux sciences. S'il parlait de cette ridicule science que j'ai mise parmi les sciences nuisibles, je veux dire la théologie scholastique, il aurait raison; mais il parle des sciences en général: & je crois qu'il a tort.

En effet, il est trop vrai que cette décadence n'eut pour cause que la prodigieuse quantité de moines qui

(a) La musique.

Juin 1782.

pullulaient alors , & qui affligèrent tout autant les empires d'Orient & d'Occident , que l'Égypte le fut autrefois par les sept plaies que lui envoya Moïse. Écoutons ce que dit l'auteur de la *Philosophie de l'histoire* , sur la décadence de l'empire Romain.

« La faiblesse des empereurs , les factions de leurs ministres & de leurs eunuques , la haine que l'ancienne religion de l'empire portait à la nouvelle , les querelles sanglantes élevées dans le christianisme , les disputes théologiques substituées aux maniemens des armes , & la mollesse à la valeur , des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les soldats ; tout appelait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerrière , & qui accablèrent Rome languissante sous des empereurs efféminés & dévots. »

Rousseau a-t-il cru de bonne-foi que la décadence de l'empire d'Orient fut occasionnée par les sciences utiles ? N'est-il pas bien plus croyable qu'un empire où les moines régnaient , dont les empereurs passaient leur vie dans des disputes théologiques ridicules , mais dont les suites étaient affreuses , n'est-il pas bien plus croyable , dis-je , que cet empire devait être tôt ou tard détruit par les Turcs , peuple barbare , & féroces habitans de l'ancienne Scythie ? Si les empereurs , au lieu de se laisser subjuguier par des moines , au lieu de vivre dans la mollesse & les disputes , s'étaient mis à la tête de leurs armées , qu'ils eussent fait de bons laboureurs & de bons soldats de tous les

moins de l'empire , je ne crois pas que cet empire , qui , malgré son mauvais gouvernement , a résisté si long-tems aux Turcs , eût été détruit.

Le plus grand fléau d'un empire est la trop grande puissance des moines. Si Confucius , lorsqu'il donna ses sages loix à la Chine , avait consulté les bonzes , ou leur eût donné quelque pouvoir , ces loix n'existeraient pas depuis trois mille ans ; il serait arrivé aux Chinois ce qui est arrivé aux empires d'Orient & d'Occident.

Pages 14 & 15. En parlant de la Chine. *Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine , point de crime qui ne leur soit familier , si les lumieres des ministres ni la prétendue sagesse des loix ; ni la multitude des habitans de ce vaste empire , n'ont pu les garantir du joug du Tartare ignorant & grossier , de quoi leur ont servi les savans ? Ceci s'appelle sacrifier la vérité à son système & à son style. Je vais le faire voir.*

Comment est-ce que Jean-Jaques a pu dire que , dans un empire où la première des sciences que l'on cultive est la morale ; où le premier des arts , l'agriculture est en honneur ; où le vrai Dieu est généralement adoré , comment a-t-il pu dire ; dis-je , que , dans cet empire , *il n'y a point de crime qui ne soit familier ?* Il y a certainement des vices à la Chine comme par tout pays ; mais ils sont beaucoup plus réprimés par les loix , parce que ces loix sont fondées sur les mœurs. Comment peut-il dire que ces loix ne sont pas sages ?

Quand on ne les connaît pas, une des meilleures preuves de leur bonté, de leur excellence, serait qu'elles existent depuis trois mille ans sans variations & sans changemens. Où est-ce que nous trouverons un autre code de loix établi depuis si long-tems ?

On accuse les Chinois de vols, sur ce que le peuple & les marchands de Canton cherchent à tromper : eh ! faut-il donc juger des mœurs d'un empire aussi grand que l'Europe par les mœurs d'une ville frontiere ?

D'ailleurs, croit-on que ce soit les sciences qui rendent les marchands de Canton fripons ? Elles ne sont cultivées que par les mandarins ; or ce ne sont pas eux qui trompent.

Les sciences & les arts ne les ont pas empêchés d'être conquis par les Tartares ; mais qu'est-il arrivé ? Ces mêmes Tartares se sont soumis aux loix des vaincus, & cela non pas une fois, mais deux fois. Ainsi ce ne sont pas les Chinois qui ont subi le joug des Tartares, mais ce sont les Tartares qui ont subi le joug des loix de leurs vaincus ; preuve incontestable de la bonté de ces loix, fondées par le sage Confutzée ou Confucius, & preuve incontestable qu'elles sont fondées sur la bonne morale & sur les mœurs.

Ajoutons encore ce que M. Servan dit de la Chine dans le discours déjà cité : « Les mœurs n'ont fait que voyager à Rome & à Sparte ; mais elles se sont fixées dans la plus belle partie de l'Asie. Que dis-je ! elles

regnent à la Chine ; c'est leur patrie ; c'est leur empire ; & depuis trois mille ans , le plus grand des états est gouverné sur le plan d'une simple famille. »

Page 16. *Oubierai-je que ce fut dans le sein même de la Grece qu'on vit s'élever cette cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ces loix ?*

Jean-Jaques oublie ici les traitemens que les Spartiates faisaient aux ilotes ; il oublie la licence des unions ; il oublie que le vol était permis par les loix : ainsi donc ces loix n'étaient pas si sages. Mais qui est-ce qui soutint si long-tems Lacédémone , si ce n'est les mœurs qu'entretenait la pauvreté ? Cela est si vrai que le Spartiate perdait ses mœurs dès qu'il devenait riche. Un Pausanias , un Lyfandre le prouvent.

Page 20. *Le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde, & d'y faire régner la vertu.* C'est précisément parce que Rome a voulu conquérir le monde , qu'elle s'est corrompue ; & cette ambition ne peut pas s'accorder avec l'envie de faire régner la vertu.

Pages 21 & 22. *Franchifions les distances & les lieux.* Pourquoi Jean - Jaques veut-il absolument que ce soit les sciences qui nous aient corrompus. Je crois avoir fait voir que les sciences & les arts que j'appelle utiles ne nous ont pas corrompus , & que les autres sont une suite du luxe. Ainsi donc je dirai que c'est notre soif ardente pour les richesses qui nous a corrompus , en nous donnant ce luxe :

nuisible qui nous fait répandre nos richesses en superfluités vicieuses.

Pour rendre ma façon de penser plus frappante, supposons une société de philosophes, une société où l'humanité, l'hospitalité & toutes les vertus fussent aussi communes qu'elles le sont peu chez nous, une société qui n'aurait jamais cultivé d'autre science que la bonne morale, d'autre art que l'agriculture; supposez qu'on y introduise l'astronomie, la physique, l'histoire naturelle, la mécanique, la poésie, la sculpture, la peinture, &c. est-ce qu'on croit qu'elle sera corrompue par ces sciences & ces arts?

Mais introduisez-y le luxe, faites briller aux yeux de ces hommes simples les diamans, les pierres précieuses, enseignez-leur l'art du joaillier, apprenez-leur à se bercer mollement dans une voiture à ressorts, comme si l'on ne pouvait pas se servir de ses jambes, & sur-tout apprenez-leur l'art de sophistiquer, faites-leur connaître comment un homme peut soutenir pendant deux heures une thèse & la réfuter pendant deux autres heures, avec autant d'apparence de raison lorsqu'il la défend que lorsqu'il la réfute, & nous verrons si cette société ne sera pas bientôt corrompue.

La poésie, si nous avons des mœurs, servirait à chanter la campagne & les travaux champêtres. La sculpture servirait à élever des statues aux grand

hommes. La peinture servirait à peindre les belles actions des citoyens. (a)

Mais sans mœurs, dans l'état de corruption où nous sommes actuellement, le poète chante des obscénités; le sculpteur sculpte des fots; le peintre fait des peintures lascives; le romancier décrit d'une manière attrayante nos mœurs corrompues; (b) & les philosophes disent que les mathématiques sont cause de tous ces désordres; que si l'on était resté dans une *heureuse ignorance*, telle que celle où l'on était avant

(a) Une entreprise digne d'un grand prince & infiniment utile serait de faire peindre les plus belles actions anciennes & modernes, que l'histoire nous enseigne, & de les faire apprendre de cette manière dans les écoles à la jeunesse.

(b) Rien ne prouve mieux la corruption de notre siècle que l'avidité avec laquelle on lit les *Contemporaines*, ouvrage pernicieux, selon moi; car si le but de l'auteur a été de corriger les mœurs, ne voit-il pas que par ses tableaux du vice il donne aux méchans de nouveaux moyens de corruption, & qu'il révolte les âmes honnêtes, & que par conséquent il manque son but. Au contraire, si, au lieu d'indiquer une partie des innombrables chemins qui mènent aux vices, il nous eût fait connaître la route de la vertu, qu'il nous l'eût rendu agréable, qu'il eût montré à ceux qui s'écartaient du bon chemin les moyens d'y rentrer, il aurait fait rougir les vicieux & affermi les cœurs honnêtes dans le chemin de la vertu. Il me semble qu'on peut parfaitement appliquer aux *Contemporaines* tout ce que Jean-Jacques dit des théâtres dans sa lettre à M. d'Alembert. Il me semble aussi que la pierre de touche pour juger de cet ouvrage est de comparer l'état où est l'âme après avoir lu les *Contemporaines*, à celui où elle est après la lecture du discours sur les mœurs, de M. Servan.

& après Charlemagne , (a) les mœurs seraient très pures ; & qu'enfin

Locke a plus corrompu de femmes & de filles ,
Que Lais à l'hôpital n'a conduit de familles.

Si l'on a bien compris ce que j'ai dit jusqu'ici , on n'aura pas de peine à répondre à la seconde partie du discours de Jean - Jacques : aussi abrégerei - je le plus que possible.

Page 25. En parlant des sciences. *Nées dans l'oïfiveté , elles se nourrissent à leur tour , & la perte irréparable du tems est le premier préjudice qu'elles cou-*

(a) Il est étonnant que les philosophes de nos jours nous veillent ramener à l'ignorance des premiers siècles. La superstition n'est-elle pas une suite de l'ignorance ? Le fanatisme , cette passion terrible , qui fut cause de l'affreuse Saint-Barthélemi , des assassinats de Henri III & de Henri IV , n'est - il pas une suite de la superstition ?

“ Le fanatisme est son horrible nom :

Enfant dénaturé de la religion ,

Armé pour la défendre , il cherche à la détruire ,

Et reçu dans son sein , l'embrasse & la déchire. ”

HENRIADE. (*)

Dans quel siècle était - on plus ignorant & plus superstitieux que du tems des Clovis & des Charlemagne ? & dans quel siècle s'est - il commis plus d'horreurs ?

(*) L'ignorance n'a que des passions aveugles ; elle est , ainsi que l'oïfiveté , la mere de tous les vices : c'est à tort qu'on veut nous ramener à l'ignorance du premier âge. Si la chose était possible , nous reprendrions le même chemin que nous avons fait ; il faut être éclairé pour pratiquer la morale.

sont nécessairement à la société. Je ne crois pas que Voltaire ait perdu son tems en écrivant son *Traité de la tolérance*, en faisant son philosophique *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*. Je ne crois point qu'Helvétius ait perdu son tems en écrivant *l'Esprit & l'Homme*. Je ne crois point que Rousseau ait perdu son tems en écrivant *Emile*, ni M. de Buffon en écrivant *l'Histoire naturelle*, & sur-tout lorsqu'il fit ce morceau plein d'éloquence, que vous transcrivez dans votre Journal du mois de mars. N'est-il pas bien propre à soutenir les vieillards contre la mort, & à la leur faire envisager comme elle doit l'être ? Enfin, combien d'autres ouvrages n'aurais-je pas à citer !

Page 26. *Le luxe va rarement sans les sciences & les arts, & jamais ils ne vont sans lui.* Entendons-nous : de quel luxe, de quelles sciences & de quels arts voulez-vous parler ? Si c'est du luxe dangereux, des sciences ridicules & des arts nuisibles, vous avez raison ; mais si vous ne distinguez pas, vous avez tort.

Pages 27 & 28. Que ce tableau du luxe & de ses suites est bien tracé, & combien il est vrai !

Page 30. *Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous sacrifiez de beautés mâles & fortes à notre fausse délicatesse, & combien l'esprit de galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes.* Je n'en fais : mais il me semble que, dans les moindres choses que Voltaire a écrites, il y a toujours (s'il est permis de

s'énoncer ainsi) le mot pour l'instruction ; & je crois que nous pouvons nous contenter des beautés mâles & fortes que cet auteur immortel nous a laissées. J. J. Rousseau fait voir lui-même , en parlant de M. Pigal , que les arts pourraient être bien employés , & par conséquent qu'ils ne sont nuisibles que lorsqu'on les emploie mal , & que ce mauvais emploi vient du luxe.

Pages 32 & 33. Jean-Jaques s'étend extrêmement sur ce que la culture des sciences & des arts ne forme pas des guerriers. Mais 1°. l'agriculture amollit-elle les hommes ? Si nous avons des mœurs , ne serait-elle pas le premier des arts en honneur ? N'occuperait-elle pas la plus grande partie de la nation ? 2°. Si l'on avait des mœurs , les guerres feraient bien moins nombreuses. 3°. Les mœurs contribuent à former de bons soldats , ainsi que le prouve M. Servan.

Page 34. Que Jean-Jaques a raison , lorsqu'il nous reproche la mauvaise éducation que nous donnons aux enfans ! Mais cela ne prouve pas que , si , au lieu de leur apprendre des sciences ridicules , on leur apprenait des sciences utiles , on les corromprait.

Page 43. *C'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu , la science & l'autorité animée d'une noble émulation , & travaillant de concert à la félicité du genre humain ; mais tant que la puissance sera seule d'un côté , les lumières & la sagesse seule d'un autre , les*

ans penseront rarement de grandes choses , les princes en feront plus rarement de belles , & les peuples continueront d'être vils , corrompus & malheureux. Ainsi donc , des propres paroles de J. J. Rousseau , je puis conclure que les sciences peuvent être utiles , & qu'il faut encourager les savans. Cela ne s'appelle-t-il pas se contredire ?

Ne dois-je donc pas conclure aussi de tous ce que je viens de dire , que les véritables sciences & les arts ne corrompent pas les mœurs ; mais que c'est le luxe qui les corrompt , & que c'est lui qui fait fleurir les arts nuisibles , qui rend dangereux beaucoup d'arts utiles & fait négliger les autres ?

J'ai l'honneur d'être , &c.



PIECES FUGITIVES.

Supplément au premier extrait du Journal de mai.

LA première des trois dissertations de S. E. le baron de Hertzberg, dont on a donné l'extrait dans le dernier Journal, était précédé d'une note trop intéressante pour être abrégée, & trop longue pour faire partie de ce même extrait. Nous ne voulions pas cependant priver nos lecteurs du plaisir de la lire en entier, & nous ne doutons pas qu'ils ne nous tiennent compte du soin que nous prenons de lui donner une place parmi nos pièces fugitives.

L'origine de cette dissertation & les circonstances qui y ont donné lieu, sont trop remarquables pour qu'on puisse les laisser ignorer à nos contemporains & à la postérité. Pendant le séjour que S. M. le roi de Prusse fit à Breslau dans l'hiver de 1779, durant les négociations de la paix de Teschen, elle témoigna un jour, dans une conversation familière, au ministre d'état baron de Hertzberg, qu'elle doutait que Tacite pût être traduit en allemand avec autant de précision qu'en français; que les anciens Goths étaient venus de la Suede; & que les rois des Parthes de la race des Arsacides avaient joué dans l'histoire ancienne un

très-grand rôle, plus grand même que celui des anciens Germains. Le baron de Hertzberg ayant soutenu le contraire, prit de là occasion d'envoyer au roi la traduction française & allemande des chap. 37 & 44 de l'ouvrage célèbre de Tacite sur la Germanie, qui se trouve dans cette dissertation. Cette traduction placée à côté de l'original latin en trois colonnes d'égale longueur, était accompagnée de la lettre suivante :

« Je prends la liberté de présenter à V. M. un chapitre de la Germanie de Tacite, que j'ai traduit en allemand & en français. Il me semble que la traduction allemande ne le cède à la française, ni pour la précision, ni pour la pureté. Ce chapitre prouve en même tems combien Tacite donnait la préférence aux Germains sur les Parthes & les Arfacides, & qu'on peut prouver par lui que les Goths, les Sœves ou Vandales, les Longobards, les Angles, les Rugiens, les Hérules & autres grands peuples qui ont ensuite renversé l'empire romain, ont eu leurs anciens sièges entre l'Elbe & la Vistule dans les contrées qui sont présentement soumises à la domination de V. M. J'espère qu'elle ne prendra pas en mauvaise part la liberté que je prends de lui présenter ce petit essai. Breslau, le 29 avril 1779. » HERTZBERG.

Le roi renvoya la lettre une demi-heure après, avec la réponse suivante, écrite en marge de la propre main de S. M.

« J'ai lu cet essai de traduction de Tacite que vous

m'envoyez, contre lequel il n'y a rien à dire ; mais c'est la description des mœurs des Germains : ce n'est pas ce qu'il y a de difficile à traduire ; mais son style sententieux & énergique, dont il trace en peu de mots les caractères & les vices des empereurs Romains, que les traducteurs s'essaient sur la vie de Tibere, sur Claude ; ce style laconique & pittoresque en même tems, où au moyen de deux mots il exprime tant de choses, c'est ce qui mérite l'imitation de nos auteurs ; peu de paroles & beaucoup de sens. Voilà ce que nos écrivains doivent se prescrire comme la règle inviolable de leurs productions. Quot verba tot pondera. Je vous demande pardon de ce que mon ignorance a la hardiesse de citer du latin à votre sagesse ; mais c'est une présomption que, j'espère, vous me pardonnerez. FRÉDÉRIC.

Ce jugement du plus grand des rois, aussi juste qu'il est exprimé avec précision & énergie, malgré la rapidité avec laquelle il fut porté, mérite certainement que tous les savans, & sur-tout ceux de l'Allemagne, y fassent attention & en profitent. Les siècles les plus reculés s'étonneront de voir ce grand monarque, dans un tems où, à l'âge de soixante-huit ans, il défendait avec un courage si héroïque & un désintéressement sans exemple les droits & la liberté de l'Allemagne, pénétrer en même tems dans les plus profonds mystères des sciences ; mais aussi la postérité la plus éloignée saura estimer le bonheur de Frédéric, d'avoir possédé un ministre qui, en

même tems qu'il exposait avec une force victorieuse aux yeux du public éclairé les motifs des plus justes entreprises de son prince, consacrait encore son loisir à prouver l'ancienne gloire de notre patrie & les avantages de notre langue.

Ce séjour du roi à Breslau eut encore à un autre égard les plus heureuses suites pour les sciences. Sa majesté s'y entretint plusieurs fois avec quelques savans de cette ville, des objets les plus importants de la philosophie & d'autres sciences, & témoigna dans cette occasion, qu'à son avis, le plus sûr moyen d'éclairer notre nation & d'avancer chez elle les progrès des sciences, était de faire lire à la jeunesse, plus qu'on n'avait fait jusqu'à présent, les meilleurs auteurs grecs & latins, & d'en faire pour cet effet de meilleures traductions qu'on n'en avait eu jusqu'ici. Dans la suite S. M. a prescrit ce même principe d'une façon encore plus expresse à son ministre d'état & curateur des écoles & des universités, le baron de Zedlitz; & cet ordre ayant été suivi avec exactitude, l'étude des auteurs grecs & latins a été poussée dans les colleges & dans les écoles de Berlin avec un zele étonnant, & plus peut-être qu'elle ne le fut jamais dans les écoles d'aucun autre pays. Le roi se donna ensuite lui-même la peine de composer un excellent écrit sous le titre : *De la littérature allemande, des défauts qu'on peut lui reprocher; quelles en sont les causes; & par quels moyens on peut les*

corriger. Il fit venir M. de Hertzberg au mois de novembre 1780 à Sanssouci, & le chargea de faire imprimer ce mémoire en français, & ensuite dans une bonne traduction allemande : ce qui a été exécuté par M. Dohm. Ce ministre, trouvant la critique de S. M. sur la langue allemande un peu trop sévère, lui présenta une nouvelle traduction allemande du passage de Tacite (Annal. liv. 14, chap. 53) qui contient la harangue que Sénèque tint à Néron pour lui rendre ses biens. S. M. lui répondit sur-le-champ par le billet suivant : *Voilà du bon allemand & un des meilleurs morceaux que j'ai vus jusqu'ici ; mais pardonnez à ma critique peut-être trop sévère. . . Il est sûr que si des gens de votre capacité & de votre savoir se mélaient de former la langue allemande, ils y réussiraient indubitablement. Je vous remercie, en attendant, de la pièce que vous avez bien voulu me communiquer.* FRÉDÉRIC. L'écrit du roi, quoique très-sévère contre les savans Allemands, fut pourtant applaudi par la plus grande partie de la nation. Elle y trouva les véritables causes du retard de ses progrès dans les belles-lettres, & des leçons & règles excellentes pour y avancer, & pour corriger les défauts de sa langue & de sa littérature. Il en résulta une nouvelle émulation parmi les savans d'Allemagne, & surtout un nombre de bons écrits sur la même matière, telle que la lettre de l'abbé Jérusalem à S. A. R. Mad. la duchesse douairière de Brunsvick, dans laquelle, en

faisant

faisant une apologie modeste de la littérature allemande, il reconnaît la justesse & l'excellence des préceptes que le roi a fournis dans son mémoire. Ces anecdotes seront aussi intéressantes pour nos contemporains que remarquables pour la postérité, qui y découvrira des traits frappans du vrai caractère de notre grand monarque.

La dispute littéraire sur la patrie & l'origine des peuples qui détruisirent l'empire romain, ayant été ensuite renouvellée entre le roi & son ministre à différentes occasions, & comme l'on cherchait leur premier domicile, tantôt en Suede, tantôt aux environs de la mer Caspienne & du Pont-Euxin, M. de Hertzberg se vit engagé par-là à lire la dissertation suivante dans une assemblée publique de l'académie de Berlin. Le but de cet ouvrage & le peu de tems qu'on a pu y consacrer, n'ont pas permis de traiter plus au long ce sujet assez connu des historiens. Le dessein de l'auteur était uniquement d'envisager comme d'un coup-d'œil l'histoire de la grande migration des peuples, de la considérer sous un point de vue général, & de prouver ainsi ses assertions par la combinaison des faits & par le témoignage, seul recevable ; des auteurs contemporains, sans entrer dans des recherches longues & détaillées.

Jun 1782.

F



D E B O I L E A U .

AIMEZ donc ses écrits, mais d'un amour sincere :
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire. *Art poétique.*

Je me présente avec confiance pour Nicolas Boileau Despréaux , contre l'auteur du *Tableau de Paris* , appellant du jugement d'un siècle & demi.

Comme M. Mercier en veut à ce poète ! Il l'attaque par-tout. Parle-t-il par occasion d'une de ses Épîtres ? il la trouve *maigre* : d'une de ses satyres ? il lui donne l'épithète méprisante de *plat*. Il l'appelle dans un endroit *le triste & indigent Boileau* ; & il nous dit encore ailleurs que c'est bien mal-à-propos qu'on l'a mis au rang de nos grands hommes.

Non ; Boileau n'est ni *plat* , ni *maigre* , ni *triste & indigent* ; & quoi qu'on en dise , il restera parmi les dieux de notre Parnasse.

Eh ! que nous a-t-il donc fait ? . . . Je le dirai bientôt. Mais je commence par observer , avec les partisans des anciens , qu'une grande réputation qui s'est long-tems soutenue , forme un préjugé légitime en faveur d'un homme. Point de fumée sans feu , ni de réputation sans quelque mérite. Quand vous nous direz que tout un siècle s'est trompé , indiquez-nous au moins la cause de son erreur. Je ne vois pas , quant à moi , ce qui aurait pu prévenir en faveur de Des-

préaux. Un auteur comme Racine pourra séduire ; la hauteur de Corneille est imposante ; le coloris de Voltaire éblouit : mais le poète dont le mérite , plus solide que brillant , consiste uniquement en beautés qui s'apprécient de sang-froid ; le poète pour lequel on ne saurait se passionner , pour lequel personne n'eut jamais qu'une admiration raisonnée , & , s'il faut ainsi dire , calculée : qu'on m'explique , de grace ! en quoi sa réputation pourrait être suspecte.

Il flattait , dira-t-on peut-être , la malignité de ses contemporains , & l'amour-propre de Louis ; en présentant à ce monarque des louanges adroites , il flattait aussi la vanité nationale. Or ce mérite est nul aux yeux de la postérité.

Il y a quelque chose de vrai dans cette observation. Mais d'abord elle ne tombe que sur les satyres & les épîtres. Et puis , il y a une distinction à faire. Quand on loue aussi délicatement que Boileau , & qu'on satyrise avec autant d'esprit , la satyre & la louange , devenues modèles , sont encore intéressantes , lors même qu'on ne prend plus aucun intérêt à ceux qui en étaient les objets. Tout ce qui est supérieur en son genre conserve à jamais le mérite de la supériorité ; il ne perd que celui de la circonstance. Ne lisons-nous pas encore avec plaisir les *Provinciales* ? Il en est de même pour moi des satyres & des épîtres de Despréaux. D'ailleurs , si Cotin & Chapelain sont morts , n'ont-ils point eu de successeurs ?

Genus immortale manet. F ij

Chaque siècle a les siens ; leur race est immortelle.

Ce ne font pourtant là que les moindres titres de ce grand poète au génie & à l'immortalité. Mais l'Art poétique & le Lutrin ! l'art poétique & le Lutrin ! qui les pouvait faire que Boileau ? Je ne relis jamais ces deux beaux poèmes sans étonnement.

Revenons aux satyres. Elles n'ont ni l'aisance d'Horace , ni la précision de Perse , ni l'énergie de Juvenal. Mais pourra-t-on m'en citer une seule où il n'y ait pas une foule de ces tournures originales , de ces expressions vraiment poétiques , de ces mots heureusement trouvés , heureusement associés , auxquels on reconnaît le génie ; cet art si difficile de rendre avec vérité les plus petits détails sans avilir son style , qu'aucun de nos poètes n'a porté plus loin ; cette attention à parler toujours correctement en vers toujours exacts , à soutenir & à varier la cadence , à éviter toute construction louche & toute amphibologie , à ne pas laisser le moindre nuage sur la pensée , à n'employer jamais que le mot propre , à ne rien mettre qu'à sa place , qui le rend un modèle même pour les profateurs ?

Tout cela n'est-ce rien ? Avec tout cela , & beaucoup d'esprit , & beaucoup de sel , une satyre est-elle *plate* ? une épître est-elle *maigre* ? . . . *Maigre* ! Quoi ! c'est une *maigre* épître que celle du passage du Rhin ? Quoi ! ce n'est qu'un *froid versificateur* , un auteur *triste & indigent* , que celui qui fait dire :

Au pied du mont Adulle , entre mille roseaux ,
 Le Rhin, tranquille & fier du progrès de ses eaux ,
 Appuyé d'une main sur son urne penchante ,
 Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

Où trouvera-t-on une poésie plus riche , un coloris plus vif , des images plus belles , rendues en plus beaux vers ? Lorsqu'il voit son jardinier

Du matin jusqu'au soir

Chez lui poussant la beche, ou portant l'arrosoir ; ...
 Et dans l'eau , de ces puits sans relâche tirée ,
 De ce fable étancher la soif démesurée.

lorsqu'il représente le forçat à la chaîne plaignant avec dignité

L'honneur en sa personne à ramer condamné.

& dans mille autres endroits , n'est-il pas poète ? ne l'est-il pas tout autant qu'on puisse l'être ?

Entendons-nous. Qui fait le poète ? Si c'est uniquement la chaleur , le sentiment , l'enthousiasme , je vous accorderai peut-être que Boileau ne l'est pas. Je dis *peut-être* : car , après tout , il y a aussi une verve satyrique ; & cette verve il l'a.

Mais si , comme je le pense , ce qui fait le poète , c'est l'abondance des images , la hardiesse & la vivacité des expressions & des tournures , le talent de savoir

Dans les bornes d'un vers renfermer sa pensée ,
 Et donnant à ses mots une étroite prison ,
 Toujours avec la rime enchaîner la raison.

F üj

Je ne connais personne qui ait plus de droit à ce titre què Despréaux.

Comment peut-on appeller *indigent* le poète dont presque tous les vers font image, & qui fait même ennoblir à force de richesse poétique d'expressions les détails en apparence les moins faits pour la poésie, & jusqu'à la peinture du magistrat avare, qu'il ose nous montrer couvert de haillons poudreux,

Et de sa robe en vain de pieces rajeunie,
A pied dans les ruisseaux trainant l'ignominie ?

Comment peut-on intenter l'accusation de *platitudo* contre un poète dont presque tous les vers sont piquans, dont plusieurs vers ont passé en proverbes, dont quelques vers sont si heureux que celui même qui nous en parle si dédaigneusement n'a rien de mieux à faire que de les citer dans l'occasion, parce qu'il est impossible de mieux dire ce qu'ils expriment ?

Quoi, s'écrie M. Mercier, tandis que le parlement juge au criminel Simon Morin qui se croyait incorporé à Jésus-Christ, un poète s'amusera à faire une plate satyre contre de mauvais écrivains !

S'il fait une plate satyre, en quelque tems que ce soit, il aura sûrement tort. Mais, que l'on condamne ou qu'on absolve Simon Morin, il me semble qu'il vaut cent fois mieux faire justice des Perraults & des Cotins, & déplorer gaiement le sort de la *scène française* restée en proie à Pradon, que d'écrire emphatiquement une lugubre capuciniade philosophique sur l'infortune de Simon Morin.

De ce tems-là les auteurs n'avaient pas encore pris en main les rênes du gouvernement ; & certes leurs ouvrages n'en étaient pas pour cela plus ennuyeux !

Puisque cette réflexion m'y conduit , je vais essayer d'expliquer d'où vient le déclin de la réputation de Boileau. Cela tient à l'état actuel de la littérature , de la morale & de la société.

Le mérite de Boileau n'est plus à la mode ; il est tout-à-fait suranné. Justesse , précision , exactitude , goût , régularité ; nous faisons en général fort peu de cas de tout cela : ce ne sont que des minuties. Il n'est question aujourd'hui que de force , de philosophie , de chaleur , de grandes vues , de sentiment ; & voilà précisément ce qu'on ne trouve point dans Boileau ; vaut-il la peine d'être lu ? Il n'y a pas jusqu'au plus petit mirmidon de notre littérature , qui ne se croie très-supérieur à lui. Il faisait bien des vers : le beau mérite ! Mais prêchait-il les rois ? Donnait-il des leçons aux gouvernemens ? S'élevait-il avec force contre les abus , contre les préjugés , contre le fanatisme ? . . . Hélas ! non ; il ne se mêlait point de tout cela ; il ne voulait réformer que le Parnasse. Nos littérateurs sont des gens tout autrement importans ; ils ont bien d'autres affaires ; ne faut-il pas qu'ils éclairent le monde ? Tout ne serait-il pas perdu , s'ils discontinuaient l'éducation , trop long - tems négligée , de ce sot univers , pour discuter puérilement de frivoles questions de goût , de critique & de littérature ?

Eh ! qu'importent ces miseres ? On n'y prend plus le même intérêt qu'autrefois.

Ainsi Boileau n'ayant point le mérite que nous recherchons, n'ayant que celui que nous dédaignons, il est tout naturel qu'on s'efforce de le dégrader. Pour nos littérateurs actuels, en dire du mal, c'est se vanter.

En lisant le commentaire de Brossatte sur les ouvrages de Boileau, on ne peut, ce me semble, qu'être frappé de voir combien les grands poètes de ce siècle s'occupaient des moindres beautés, des moindres fautes de détail, qui se trouvaient dans leurs ouvrages. Ils étaient gens à se tourmenter un mois, à s'entre-consulter tous pour corriger un vers mal fait, pour amener naturellement une rime difficile & singulière : la trouvaient-ils enfin ? ils éprouvaient cette joie mêlée de surprise & d'orgueil, qui transportait Archimède après la découverte inespérée de la démonstration d'un théorème embarrassant : comme lui, ils seraient volontiers sortis du bain, en s'écriant, *je l'ai trouvé !* Ils couraient se le dire l'un à l'autre ; ils s'en étonnaient, ils s'en félicitaient.

Tout est plein, dans ces notes, de petites discussions de grammaire, de poésie & de versification. Il a été délibéré sur chaque vers, sur chaque expression douteuse, sur chaque construction, sur chaque rime : tout a été scrupuleusement pesé ; il n'est aucun point embarrassant qui n'ait été porté devant le petit sénat littéraire.

Quand Boileau eut trouvé ce vers ,

Et transposant cent fois & le nom & le verbe ,

pour rimer à cet autre qu'on jugeait impossible d'as-
sortir ,

Dans mes vers recoufus mettre en pièces Malherbe :
vous verrez que Lafontaine , tout aussi enchanté
que le satyrique de cette heureuse trouvaille , s'écria
en l'interrompant : *ah , le voilà ! vous êtes bien heu-
reux ; je donnerais le plus beau de mes contes pour
avoir trouvé cela.* Et vous rirez sans doute de ce trans-
port du bon - homme . . .

Riez , mais écoutez ! . . . C'est ainsi qu'il faut être
ce qu'on est , si l'on veut y exceller.

Pour faire une critique complète de la *Joconde* de
Bouillon , Despréaux dit seulement : *il ne dit jamais
rien qui ne puisse être mieux dit.* On pourra toujours
en dire autant de celui qui n'a pas la patience de tra-
vailler assez long-tems ses ouvrages , de les remettre
assez souvent sur le métier , de leur donner , pour
ainsi dire , la dernière main. Or ce travail , je crois
m'apercevoir tous les jours davantage que nos subli-
mes auteurs s'en dispensent ; le regardant sans doute
comme un travail de manœuvre , qui serait fort au-
dessous de leur génie. Et ils ne le regardent ainsi que
parce qu'ils ne possèdent pas assez à fond l'art d'écrire
pour en être capables. C'est la fausse dignité des dieux
d'Epicure , que fatigueraient trop les détails du gou-
vernement du monde.

Quemque scriptorum offendit lima labor & mora.

Voilà pour le mérite que personne ne refuse à Despréaux, mais auquel on n'est point assez sensible. Parlons maintenant de celui dont on lui reproche de manquer.

Je ne fais si ce n'est point Helvétius qui le premier, en racontant au public l'anecdote du dindon, s'est avisé de se plaindre de *la disette de sentiment*, qui gêne pour nous les ouvrages du poète de la raison. Ce reproche a été mille fois répété; & dès-lors on a cru, en ne goûtant pas les poésies de Boileau, faire preuve de sensibilité.

Qu'est-ce donc que ce superbe dégoût? Si les ouvrages de Boileau étaient d'un genre qui exigeât du sentiment, cette accusation signifierait quelque chose; mais l'intenter à un poète qui n'a prétendu que répandre à pleine main le sel de la satire, chanter sur le ton héroïque les débats qu'excita un lutrin, dicter en vers harmonieux les préceptes de l'art poétique: cela a-t-il le sens commun, s'il m'est permis de le dire? Voulez-vous que sur de pareils sujets il vous émeuve & vous attendrisse?

Il est froid, dites-vous. Non: s'il amuse, s'il intéresse de la manière dont il veut intéresser, s'il exprime vivement sa pensée; s'il peint quand il veut peindre, si son expression est souvent telle qu'il soit impossible de mieux dire, il n'est pas froid: froid n'est pas le mot.

Y a-t-il du sentiment dans Moliere ? Toutes ces scènes d'amour ne languissent-elles pas ? Et Térence au contraire n'est-il pas rempli de sentiment ? N'est-il pas un Racine comique ? Moliere est cependant bien supérieur à Térence. Moliere n'est cependant rien moins que froid , & Térence l'est un peu.

Il faut être de bien mauvaise humeur pour trouver froid le poëme du Lutrín ; c'est la sublime Henriade qui est froide !

Les anciens ne sont pas froids. Ceux même qui trouvent Homere bavard & confus , ne lui reprocheront au moins pas de la froideur. Observez cependant que les anciens n'ont su ce que c'était que ce *senti-ment* , cette *chaleur* , dont il est sans cesse question aujourd'hui. C'est , pour ainsi dire , une invention moderne. Je ne connais pas même un mot grec ou latin , qui réponde précisément à notre mot de *senti-ment*. On appelait froid ce qui était lâche , diffus , traînant , ennuyeux , destitué de ces figures qui donnent du mouvement au discours ; ce qui était plat , sec , aride , sans couleur , trop dénué d'ornemens : & non pas ce qu'on ne trouvait pas assez *sentimental*. Froid n'avait guere d'autre sens que celui qu'il conserve encore dans *froide plaisanterie*.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup de pathétique dans Euripide , dans Virgile , dans Tibulle & dans Cicéron. Mais cela est cause , si je ne me trompe , que ce pathétique est plus vrai , plus naturel & plus pur.

Par-tout on veut de nos jours mettre du sentiment : chacun s'en pique, & moi peut-être tout comme un autre. De là l'affectation : & ce nouveau genre d'affectation, l'affectation du sentiment, est bien pire encore, selon moi, que celle de l'esprit. . . Oui, j'aimerais cent fois mieux un mauvais jeu de mots qu'un trait de sentiment manqué.

Or cette affectation de sentiment perce de toutes parts dans nos ouvrages modernes. . .

Aimez-vous la muscade ? on en a mis par-tout.

Celui qui goûte sincèrement les ouvrages de Boileau, qui fait en apprécier les beautés, le poli, l'achevé, est par-là même guéri de cette maladie contagieuse, dont notre siècle s'enorgueillit ; & c'est ce que je voulais dire dans l'épigraphe de cet article.

Enfant, j'aimais la lecture de Boileau ; il m'amusait : je me plaisais à le voir dévouer à l'immortalité les noms & le ridicule des plats écrivains de son tems. Non-seulement ses malices me réjouissaient ; mais sans que j'y prisse garde, elles formaient mon goût : & en même tems sa morale m'instruisait.

A dix-huit ans tous mes sentimens s'exalterent ; je lus la *Nouvelle Héloïse*, je lus le sombre *Young*, & mon esprit tomba en paralysie. Boileau me devint alors très-insipide : il me faisait pitié.

Heureusement, vers l'âge de vingt-cinq ans, j'ai commencé à me remettre un peu de cette attaque

dangereuse : j'ai commencé à soupçonner, à entrevoir qu'il pouvait y avoir des beautés de plus d'un genre : j'ai recouvré insensiblement & par degrés les différentes facultés de mon esprit ; & sans cesser d'être passionné pour Homère & Rousseau, j'en suis venu jusqu'à lire avec plaisir *la Princesse de Cleves*, ou *Micromégas*.

Ma convalescence a été longue : mais je commence enfin à croire ma guérison complète, depuis que Boileau a repris tous ses droits sur mon admiration, & qu'en relisant ses immortelles poésies, j'éprouve cette sorte de contentement intime que la vue de la perfection en tout genre doit naturellement produire dans un esprit qui se porte bien.

Mais, outre la *disette de sentiment*, une autre chose nuit à Despréaux dans notre opinion ; c'est sa malignité. . .

Attaquer Chapelain ! quel crime abominable !

Chapelain avait plus de génie que lui ; & pour le prouver, on cite une strophe assez passable de je ne sais quelle ode de Chapelain. Pradon & Cotin étaient bien supérieurs à Despréaux : car ils ont fait, l'un un *madrigal*, l'autre une *épigramme madrigalisée*, où il y a du *sentiment*. Perrault était un philosophe ; Quinaut, un vrai poète, point fade ni doucereux ; il n'appartenait pas à un homme qui n'avait que le mince mérite de bien versifier, de se moquer d'eux.

Pardonnez-moi : car tous ces grands personnages écrivaient ; & par malheur ils écrivaient mal ; & par malheur ils avaient des prétentions , des prôneurs , un parti. Et Boileau avait , ne vous en déplaise , un autre mérite que celui de versifier exactement & de rimer richement ; savoir , celui de bien écrire , de penser & de parler avec esprit & avec justesse , d'être un homme d'un goût sévère , d'un discernement exquis & d'un jugement sûr.

Pour moi , je voudrais fort que chaque siècle , à commencer par celui-ci , & pour cause , eût son Boileau , son grand-prévôt du Parnasse , comme a dit le P. Ducerceau , qui fût chargé de faire justice des mauvais écrivains. Fréron , qui en a rempli la fonction en subalterne , en premier huissier , n'a certainement pas été inutile.

Par quelle fantaisie nos philosophes frondeurs , qui s'arrogent le droit de parler aux rois comme à des petits garçons , d'injurier à tout propos les prêtres , les journalistes en corps , & tout individu qui a le malheur de leur déplaire ; par quelle fantaisie , dis-je , font-ils à Boileau un crime irrémissible de s'être un peu moqué des écrits de quelques-uns de ses contemporains , & cela sans amertume , sans âcreté , sans orgueilleuse hauteur , sans attaquer les mœurs de personne ? Je suis bien tenté de dire avec Lafare :

Ah ! si ce peuple important ,
Qui semble avoir peur de rire ,

Méritait moins la satire,
Il ne la craindrait pas tant.

Je n'entends rien, je l'avoue, à notre douceuse morale sur ce sujet. Ne tient-elle point à notre délicatesse d'amour-propre ? Car je vois que nos auteurs raisonnent précisément comme le célèbre Cotin :

Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Il s'est donc formé une ligue entre tous les Cotins pour décrier, comme un homme noir, quiconque oserait plaisanter de l'un d'entr'eux. Ils ont pris le parti de mépriser la critique, dont le public aimerait bien mieux qu'ils profitassent.

On veut que Cassaigne soit mort d'une blessure faite par la satire. J'ai peine à le croire. Comment concevoir qu'un homme ait la sottise de se laisser mourir de chagrin, parce qu'on a dit qu'on est assis à l'aise à ses sermons ? Pour que cette légère égratignure cause une fièvre mortelle, il faut que le sang soit déjà corrompu. On ne devine point un pareil excès de sensibilité : il est trop ridicule ; & il est injuste d'imputer à Boileau ce que Boileau n'a pas dû prévoir. Si cette anecdote est vraie, elle doit naturellement, j'en conviens, dégoûter un homme de bien de la satire : mais elle ne doit point nuire à la mémoire de Despréaux, à qui elle fait, à mon gré, moins de tort qu'à Cassaigne.

Mais qui est-ce donc qui ne s'est jamais moqué de personne ? qui n'a jamais blâmé personne de manière à lui faire peine ? Qui sommes-nous pour être si sévères ?

Voilà ce que j'avais à dire de Boileau. Que M. Mercier me le pardonne, comme il veut qu'on lui pardonne à lui-même d'avoir parlé avec si peu d'estime de celui dont le grand Racine a été l'élève & l'admirateur ! Ce n'est qu'à l'ombre d'un tel nom que le Journaliste Suisse, & très-Suisse, ose se flatter de pouvoir combattre avec avantage les opinions d'un auteur aussi justement goûté du public que l'auteur du *Tableau de Paris*. C.

T A B L E.

<i>Traité de la vérité de la religion chrétienne, &c.</i>	page 3
<i>Lettres d'un voyageur Anglais, sur la France, la Suisse, l'Allemagne & l'Italie.</i>	17
<i>Les Confessions de J. J. Rousseau.</i>	30
<i>Lettre à M. C. . . un des auteurs du Journal Helvétique.</i>	58

PIECES FUGITIVES.

<i>Supplément au premier extrait du Journal de mai.</i>	76
<i>De Boileau.</i>	82

N O U V E L L E S
P O L I T I Q U E S .

D A N E M A R C K .

COPENHAGUE. On apprend de Russie que l'escadre destinée à croiser cet été pour la protection de la navigation se dispose à mettre à la voile ; elle est composée de dix vaisseaux de ligne & de quatre frégates. Selon le relevé des naissances & des morts, fait pendant l'année 1781 dans tous les états de S. M. Danoise, il conste que le nombre des premières surpasse de quatorze mille six cents soixante & quinze celui des derniers.

R U S S I E .

Petersbourg. L'impératrice s'occupe des arrangements nécessaires pour établir des écoles dans toutes les parties de l'empire où il n'y en a point. On travaille par ses ordres à un nouvel alphabet, & à un catéchisme ; dans lequel on réunira les premiers élémens des connaissances nécessaires au peuple, qui, dans bien des endroits, ignore encore ce qu'il lui importerait le plus de savoir.

A L L E M A G N E .

Vienne. L'exécution de l'édit de l'empereur sur la tolérance rencontre toujours des difficultés en Bohême. S. M. a dit ou chargé M. de Hay, évêque de Leitmeritz, de se rendre dans plusieurs diocèses pour

Juin 1782.

G

prendre des connaissances sur la nature de ces difficultés, & en faire ensuite son rapport.

Le duc régnant de Wurtemberg Stutgard arriva le 6 mai sous le nom de comte d'Aurach en cette capitale; l'objet de son voyage est, dit-on, d'être élevé à la dignité électorale, & d'obtenir dans le college des électeurs la neuvieme place vacante depuis la réunion du Palatinat & de la Baviere. Le roi de Prusse doit déjà avoir donné son consentement à cette affaire.

L'empereur se propose d'établir ici une académie des sciences, & on dit que les lettres-patentes à ce sujet ne tarderont pas à paraître. Les droits imposés sur les almanachs des états Autrichiens fourniront partie des fonds de cette académie.

On assure qu'il sera érigé à Lintz un nouvel évêché, dont le diocèse comprendra la Haute - Autriche; la Basse sera annexée à l'archevêché de Vienne. La Haute dépend de l'évêché de Passau; mais il paraît que la cour ne veut plus de juridictions épiscopales étrangères dans les états Autrichiens.

On écrit de la Pologne Autrichienne que nombre de payfans étrangers vont s'y établir: vingt-sept familles Hessoises s'y sont entr'autres rendues, & l'on assure qu'elles seront suivies de plus de cent qui se disposent à partir.

Francfort. Les lettres de Berlin parlent d'un fait qui prouve que S. M. le roi de Prusse reçoit avec bonté les requêtes des personnes les moins qualifiées, aussi facilement que celles des grands, & qu'elle daigne se montrer le pere du pauvre comme du riche. Une jeune payfanne du Mecklenbourg - Schwerin a pris la liberté de s'adresser directement à ce monarque, & lui a écrit la lettre suivante :

« Grand roi, daignez excuser l'audace d'une pauvre fille qui vous demande une grace; écoutez-moi avec

cette bonté qui vous est propre , & qui fait volontiers des heureux. Accordez-moi , bon roi , une petite métairie dans vos nouvelles colonies. Je suis maintenant pauvre & malheureuse ; mais si vous m'accordez ma priere , je ne troque de sort avec personne ; je me choisirai alors pour mari un honnête homme qui m'aime , avec qui je passerai des jours heureux sous la domination de mon bienfaiteur & de mon roi. Chaque matin je demanderai pour vous à Dieu de la joie & de la santé. Il vous est si aisé de réaliser mon songe de bonheur ! Que ma priere vous touche ! Bon roi , exaucez-la ! J'embrasse vos genoux , & je ne cesserai de vous prier que vous ne m'ayez dit : *j'accorde ta demande*. Je vous demande aussi grace & pardon pour cet écrit , que de mon propre mouvement , & sans que personne en soit instruit , j'ose mettre à vos pieds. Il est de mon devoir , grand roi , de recevoir votre résolution , quelle qu'elle puisse être , avec un respect profond & filial. »

S. M. après avoir reçu cette lettre , a donné l'ordre suivant à M. de Wesder , ministre d'état.

« Mon cher ministre d'état , quand Henriette Muller de Groot-Kehl de Mecklenbourg-Schwerin sera mariée avec un honnête homme , je lui ferai donner , selon sa touchante & naïve priere que je joins ici , un établissement dans la colonie de Priegnitz. Vous la lui procurerez en son tems. Mais quant à cette résolution de mon plaisir royal , vous la lui déclarerez d'abord. »

Cette jeune personne doit dès-lors avoir un établissement près de Neustadt-sur-la-Dosse , consistant en une maison construite à neuf , avec granges , écuries , bétail & cent arpens de terres.

Suivant les dernières lettres de Pétersbourg , les difficultés qui avaient suspendu l'admission de la Prusse dans la confédération de trois puissances du Nord

pour le maintien des droits de la neutralité, ont été levées par rapport à la cour de Suede ; mais elles subsistent , dit - on , encore de la part du Danemarck.

I T A L I E.

Florence. S. S. est enfin rentrée dans l'état ecclésiastique le 21 mai ; elle tint le lendemain un consistoire secret à Ferrare avec les cardinaux Deslances , Caraffa & Buon-Compagni , dans lequel elle a déclaré cardinal-prêtre l'archevêque de cette ville. On ignore encore son titre ; mais on croit que le pape le déclarera dans le consistoire qu'il a dessein de tenir à Imola.

La commission pour les monasteres vient d'envoyer par ordre suprême à tous les supérieurs des couvens une lettre circulaire , par laquelle il leur est ordonné d'envoyer une liste exacte du nombre des religieux & religieuses , & du revenu de chaque maison de ce grand-duché.

Un grand objet paraît occuper actuellement le gouvernement de Venise , c'est l'augmentation des forces maritimes de la république , destinées à protéger le commerce dans le cas qu'il pût être troublé par des événemens subséquens. Depuis la découverte du Nouveau-Monde & les premiers navigateurs qui ont reconnu & appris à doubler le cap de Bonne-Espérance ; les grandes nations ont attiré à elles le commerce qui faisait fleurir l'Italie ; mais il semble que les ports de Trieste & de Raguse sont renaître l'émulation dans le golfe Adriatique.

E S P A G N E.

Cadix. Les lettres du Portugal annoncent la mort du marquis de Pombal , aussi célèbre par sa fortune que par les disgraces qui en ont été la suite. Dès les premiers jours de mai , le comte d'Oeyras & le comte de la Revigua , ses fils , partirent en hâte de la capitale pour se rendre auprès de leur pere sur l'avis des mé-

décins qui désespéraient de sa vie ; & le 8 dudit mois cet ex - ministre termina sa carrière à Pombal , âgé de quatre-vingt-cinq ans & quelques jours.

L'escadre qui mouillait dans le port se trouvait le 25 mai prête à mettre à la voile aussi-tôt que le vent deviendrait favorable , ce que l'on attendait à chaque instant.

A N G L E T E R R E .

Londres. Les nouvelles que l'on a reçues de l'amiral Rodney , datées du 14 avril , sont on ne peut pas plus satisfaisantes ; il fait la relation de deux combats qu'il a soutenus contre l'escadre française aux ordres de M. de Grasse , dont le premier du 9 dudit mois n'a , à la vérité , été décidé à l'avantage d'aucune des deux nations ; mais au second , qui eut lieu le 12 , l'amiral Anglais eut le bonheur de s'emparer de plusieurs vaisseaux de ligne de l'ennemi , entr'autres la *Ville-de-Paris* , que montait M. de Grasse lui-même ; enforte que ce commandant se trouve actuellement prisonnier de guerre. Il envoya le chevalier Hood quelques jours après à la poursuite de l'ennemi avec une division de dix vaisseaux de ligne , une frégate & un brûlot , & celui-ci eut encore le bonheur de s'emparer le 19 de deux vaisseaux & une frégate française.

Suivant les détails dans lesquels entre Rodney , les Français ont perdu huit vaisseaux dans cette occasion , savoir , quatre pris la journée du 12 , par les Anglais , un cinquième qui , après s'être rendu , sauta en l'air , & un sixième coulé à fond , dont il ignore le nom. Mais il paraît qu'il a été dans l'erreur à l'égard de ce dernier : les Français n'avouent que les cinq premiers , & les deux pris par le chevalier Hood le 19.

Cet événement a rendu à Rodney toute la popularité qu'il avait perdue. Aussi les ministres envoye-

rent aussi-tôt à l'amiral Pigot , qui devait aller prendre le commandement de la flotte des Indes Occidentales , un contre-ordre , mais qui est parti trop tard , n'étant arrivé à Plimouth qu'après le départ du vaisseau qui porte cet amiral. Le remplacement de Rodney a excité du mécontentement ; quelques membres de l'ancienne administration ont blâmé les nouveaux ministres : ceux-ci s'excusent , en disant par - tout , que le rappel de Rodney a eu lieu parce qu'ils lui destinent un autre commandement plus important ; ils ont été les premiers à faire une motion au parlement , pour des remerciemens à l'amiral au nom des deux chambres ; elle passa dans les communes sans contradiction , mais avec des additions successives , d'abord que de pareils remerciemens étaient mérités par tous les officiers , & enfin par tous les équipages qui avaient servi sous Rodney.

Le roi , pour récompenser les services de cet officier , l'a élevé à la pairie britannique , lui & ses descendans mâles , sous le titre de baron de Rodney Stoke au comté de Sommerfet. Les premiers officiers qui ont combattu sous ses ordres , ont aussi eu part aux bienfaits de sa majesté. Le contre-amiral sir Samuel Hood a été créé pair d'Irlande , sous le titre de lord baron de Catherington , qui passera également à ses héritiers mâles légitimes. Le contre-amiral Francis-Samuel Darke & le commodore Edmund Affleck ont obtenu celui de chevaliers baronnets de la Grande-Bretagne.

Les nouvelles des Indes Orientales nous ont aussi donné avis de quelques avantages remportés dans cette partie du monde par nos forces de terre & de mer sur nos ennemis. Des dépêches du général Meadow & de M. William Homby nous apprennent qu'un corps de l'armée de Hyder-Aly a été défait par la garnison de Tillichery ; qu'on lui a tué quatre cents

hommes, & fait sur lui quinze cents prisonniers, parmi lesquels se trouve Saccoskan qui commandait ce corps Indien, avec toute sa famille. Sir Edouard Hughes & sir Hector Munro se sont emparés de Trinquemale dans l'isle de Ceylan ; mais il paraît que cette conquête est due à la défection des troupes Indiennes au service de la compagnie hollandaise.

Les affaires de l'Irlande sont enfin terminées à la satisfaction de ce royaume. Le 17 mai M. Fox fit une motion en parlement, tendante 1°. à faire révoquer l'acte passé la sixième année du règne de George I, qui établissait la suprématie du parlement britannique sur celui d'Irlande, & 2°. la loi de Poyning, qui autorisait le conseil privé d'Irlande à annuler tout acte du parlement. Sa motion passa ; S. M. fut priée de prendre les mesures qui, dans sa sagesse royale, lui sembleraient tendre le plus directement à ce but important.

Cette nouvelle a fait la plus grande sensation en Irlande : la chambre des communes de ce royaume a aussi-tôt voté pour une somme de cent mille livres sterling pour la levée de vingt mille matelots, qui seront employés au service de la Grande-Bretagne.

F R A N C E.

Paris. Cette capitale a saisi avec empressement l'occasion de donner à S. M. un témoignage de sa fidélité & de son zèle. La nouvelle du combat du 12 avril n'a pas été plus tôt répandue, qu'il a été résolu que l'on offrirait à S. M. un vaisseau de même force que celui sur lequel était M. de Grasse. Les receveurs-généraux des finances ont offert six cents mille liv., la compagnie des fermiers-généraux un million. Plusieurs autres compagnies ont suivi cet exemple. M. le comte d'Artois a aussi offert un vaisseau de ligne au roi ; les états de Bourgogne ont prié S. M. d'en agréer un

qui portera le nom de la province , & sera commandé par des officiers Bourguignons. Plusieurs particuliers voulaient ouvrir une souscription ; mais le roi a refusé les offres de ces derniers. On construit de plus douze vaisseaux de ligne pour le compte du roi.

M. le comte d'Artois ira servir en qualité de volontaire au siège de Gibraltar. M. le duc de Bourbon a obtenu l'agrément de S. M. Catholique pour se rendre à Gibraltar. Plusieurs seigneurs iront également comme volontaires.

M. le comte & Mad. la comtesse du Nord sont sur leur départ de cette capitale , & emporteront avec eux les regrets & l'admiration de la nation.

H O L L A N D E.

De la Haye. Le traité d'amitié & de commerce entre la Hollande & les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale se négocie actuellement. M. Adams a déjà remis aux Etats-généraux un projet de ce traité , sur lequel il sera délibéré incessamment. En attendant , l'emprunt de trois millions de florins pour le compte du congrès a été ouvert à Amsterdam.

L'état actuel de la marine hollandaise est devenu respectable ; elle compte douze vaisseaux de 74 , vingt-trois de 64 , deux de 54 , outre quatre frégates de 44 , deux de 40 , douze de 36 , sept de 30 , neuf de 24 , deux de 22 , une trentaine de cutters & de slops de 16 , de 14 , de 12 canons & au-dessous.

F I N.